

olivier mellor

***je suis un peu lâche***  
***(comme tout le monde)***

*O.Mellor / Compagnie du Berger*  
[www.compagnieduberger.fr](http://www.compagnieduberger.fr)

*« Le devoir d'un artiste, c'est de se promener devant le public. Pas  
derrière. »*

***Roberto Benigni***

# PRÉFACE D'ALAIN KNAPP

## *Quelque chose du big-bang...*

*Ce qui me plaît dans la théorie du big-bang, c'est l'idée que le magma initial contenait en latence toutes les évolutions de l'univers. Selon le même principe je crois qu'une première œuvre théâtrale renferme - à condition bien sûr qu'elle procède d'une quête authentiquement personnelle - tout le devenir d'un dramaturge. Le ça est ici fondateur et atteste d'un ensemble de thèmes intimes et inaltérables. Cependant, la subjectivité d'un écrivain de théâtre n'a d'intérêt que pour autant qu'elle s'accompagne d'une étude aiguë de la condition humaine. L'écriture dramatique ne se réduit pas à un épanchement fantasmatique ; elle est le reflet exemplaire de comportements humains. Elle exige d'un auteur qu'il engage à la fois sa personnalité au plus profond d'elle-même (cette part ignorée de soi qui sous-entend toute création véritable) et qu'il mette en jeu des personnages vraisemblables aux yeux du plus grand nombre. Olivier Mellor semble avoir saisi d'emblée ce double mouvement de la dramaturgie. Contrairement à beaucoup d'autres, il parvient constamment à écarter la tentation du narcissisme. Son texte témoigne d'une juste intrication de l'expérience autobiographique, de l'aveu - conscient ou non - et de la fiction. Résultat : ses personnages atteignent à une vérité, une complexité et une qualité d'expression rares chez un nouvel écrivain. Tous les personnages de je suis un peu lâche (comme tout le monde) mériteraient une analyse détaillée. Pour ma part, je retiendrai surtout la cohérence des données constitutives de chacun d'eux. Du choix des patronymes ou celui des prénoms (Ben comme homonyme de benne dans laquelle le protagoniste a vécu les plus belles heures de sa vie ; Nounours, le consolateur sur qui s'exercent tous les transferts) à la prise en compte des niveaux sociaux et de leurs conséquences comportementales (Mellor sait éviter le psychologisme) aux contextes situationnels (toujours sus citeurs de mises en jeu singulières) et aux formes langagières (la plupart des personnages s'expriment dans un langage populaire, mais dépourvu de pittoresque et de surenchères graveleuses. La force de leur parole tient dans l'adéquation entre le riche contenu de leurs propos et l'outil linguistique dont ils disposent)... tout concourt à la construction d'identités attachantes, émouvantes et fertiles en nuances.*

*Certes le texte de Mellor comporte peut-être ici ou là quelques maladresses mais au regard de sa valeur théâtrale, ce ne sont que des détails. L'important c'est que nous avons affaire à une pièce forte qui parle au cœur, une pièce qui va à l'essentiel, une pièce dure, sans afféterie, une pièce qui, sans sacrifier à la mode, est pleinement de notre temps.*

*Une pièce à jouer.*

**Alain Knapp**

Auteur et metteur en scène, professeur à l'ENSATT  
(Ecole de la Rue Blanche)

# PERSONNAGES

**BEN**, le malade

**ÉRIC**, son frère

**NOUNOURS**

**SIMON MIDERLIN**

**IRÈNE CHARONNE**, infirmière-chef

**BÉNÉDICTE**, aide-soignante

**JULIE**, élève infirmière

**ÉLISA**

*une chambre d'hôpital (et ses alentours)*

*Ce texte a été créé le **18/02/2000** au **Théâtre St Médard de Soissons**, dans une mise en scène d'Olivier Mellor et avec l'équipe suivante :*

**Assistant mise en scène** : Denis Verbecelte / **scénographie** : Axel Benoit / **Son** : Vanessa Court / **Lumière** : Caroline Nguyen / **costumes** : Hélène Sabis / **régie générale** : Benoit André

**avec** : BEN, Adrien Michaux - ERIC : Jocelyn Muller - NOUNOURS : Arnaud Liénard  
SIMON : Olivier Mellor - Melle CHARONNE : Emmanuelle Monteil  
BENEDICTE : Béatrice Dardenne - JULIE : Cécile Peyla - ELISA : Alice Mitterrand.

## PROLOGUE

BÉNÉDICTE :

Il est arrivé un lundi. Le lundi, c'est toujours la course, retour de week-end, reprise du collier... Enfin pour moi, parce que certaines filles bossent le week-end, c'est ce qu'elles ont choisi, enfin pas toujours, des fois, surtout quand on débute, on a pas le choix. Moi j'ai mon dimanche maintenant, comme tout le monde je pourrais dire... Ce n'est pas que j'aime le dimanche, c'est même un jour mort quand on y pense... Alors on se repose. Je reprends le lundi après-midi. Je fais aussi deux nuits par semaine. La nuit, ce n'est pas toujours aussi calme qu'on croit ; parce que la nuit, pas de visites, d'accord, mais il y a le noir et la solitude : les malades ont peur de tout alors ils appellent, enfin pas tous, pas lui en tous cas, forcément... (*silence*)

Il est arrivé un lundi. Le même jour que Julie. Avec elle on a tout de suite sympathisé. Même âge, mêmes goûts, enfin en gros. Elle est encore à l'école d'infirmières, et ce lundi-là, quand elle a débarqué dans le service, question baptême du feu, elle a été servie, Julie. J'avais beau lui dire qu'il fallait attendre, qu'elle allait s'habituer, qu'on était toutes passées par là, non, elle a passé la moitié de l'après-midi dans les toilettes à vomir de la bile, à pleurer et à gueuler que c'est pas un métier pour elle. Quand un malade s'en va, guéri je veux dire, qu'il nous dit au revoir, qu'il nous offre des fleurs avec un petit mot gentil ; il y en a même qui appellent de temps en temps, ça, ça c'est le vrai bonheur. Ça fait qu'on est utile, qu'on comprend pourquoi on en bave, ça sèche les larmes, « courage » on se dit. (*silence*) Maintenant Julie, elle est dans le bain, et elle fait du bon boulot. Et elle a gardé ses cheveux, assez longs je veux dire, parce qu'au début, entre elle et la mère Charonne, ça a bataillé dur. La chef voulait qu'elle les coupe, question d'hygiène ou ce genre de truc prétexte vieille école. Au début, je ne la comprenais pas, je lui disais : « coupe-les, merde ! Sinon la mère Charonne va te torpiller. Dans le genre peau de vache, elle pourrait bien te coller un rapport hyper gratiné, ou une sale réputation... Pour des cheveux, ça serait quand même con ! » Elle ne voulait pas les couper. Bon. La chef a fini par laisser tomber, mises à part deux ou trois réflexions par-ci par-là... Et puis, quand Julie elle sera chef, parce qu'elle n'a pas l'air comme ça, mais elle a une sacrée ambition, quand elle sera chef, ses cheveux, elle pourra les avoir jusqu'au derrière même... On l'emmerdera plus avec ça, d'ailleurs on l'emmerdera plus avec rien. (*silence*) Donc il est arrivé ce lundi-là. Un truc banal, accident de la circulation, choc à la tête, complications, coma. Un truc assez grave mais pas extraordinaire. Je sais que ça peut choquer ce que je dis mais comme dit mon mec : « Les types qui bossent aux abattoirs, ils ne seront jamais végétariens ». Lui, ça le fait rire, moi j'ai du mal. (*silence*) On l'a mis dans la chambre 19, celle qui donne sur le parc. Le soleil donne dedans le matin, mais pas l'après-midi. On ne peut pas tout avoir. Remarque, lui, le soleil, la météo et le reste, il devait s'en foutre un peu. Dans le coma, on se fout de pas mal de choses... On l'a placé en soins intensifs, et on a attendu, la routine habituelle pour ces cas-là. (*silence*) C'est une drôle d'histoire quand même. Maintenant qu'il est parti, il y a comme un vide. De temps en temps je m'assois sur son lit et je regarde le parc par la fenêtre. Il y a un de ces silences dans sa chambre. Mais ça manque un peu d'animation, c'est sûr. Parce que Ben, ici, c'était Ben. Et on l'aimait beaucoup, c'est vrai.

## LE PREMIER JOUR

(Ben, Éric, Éliisa, Julie, Bénédicte puis Melle Charonne)

*(Lundi. Au centre de la chambre, Ben, dans son lit. Autour, les autres)*

JULIE :  
Vous êtes sûre que ça va aller ? Vous voulez un verre d'eau ?

ÉLISA :  
Merci. Ça va aller. C'est juste tous ces tuyaux et le bruit des machines...

JULIE :  
C'est impressionnant. C'est certain.

ÉRIC :  
Il nous entend ?

JULIE :  
Je ne sais pas, monsieur. Il est dans le coma. Peut-être.

ÉRIC :  
Ouais... Putain, quelle connerie...

ÉLISA :  
Il respire ?

JULIE :  
Dieu merci, oui.

ÉRIC :  
Ouais... « Dieu merci »...

JULIE :  
Il va s'en sortir. *(Éliisa se détourne de Ben)* Vous verrez... On va bien s'occuper de lui ici. Il est arrivé en même temps que moi. Je commence aujourd'hui.

ÉRIC :  
Ah oui ?

JULIE :  
Tout ce que je peux vous dire, c'est que, d'après les médecins, il est hors de danger. Bien sûr, ça ne peut peut-être pas vous rassurer. C'est sûr. Toutes ces machines, je me mets à votre place...

ÉRIC :  
Non. Ça me paraît difficile.

JULIE :  
Ce n'est pas ce que je voulais dire, pardon. *(Bénédicte entre)*

BÉNÉDICTE :  
Il va s'en sortir. Je m'appelle Bénédicte.

ÉLISA :  
Bonjour. Il y a du nouveau ?

BÉNÉDICTE :

Non. Il faut attendre. J'aimerais vous dire autre chose, croyez-moi.

ÉRIC :

Pourquoi ? Non, c'est déjà formidable. Tout le monde défile pour nous dire qu'il faut attendre. Je crois qu'on a compris là... Élisabeth, dans l'ensemble, tu as compris ?

ÉLISA :

Éric, ne commence pas...

ÉRIC :

Non, franchement, ça me touche beaucoup, nom de Dieu...

BÉNÉDICTE :

(à Éric) Je crois qu'on va s'entendre tous les deux. (*silence*)

ÉLISA :

C'est de ma faute. On était en retard. On est sorti du bus en courant. On a pas vu la voiture. Et moi je n'ai rien, et lui, il est là, dans le coma...

ÉRIC :

Allez... Puisqu'on te répète qu'il va s'en tirer.

ÉLISA :

Ça ne te fait rien à toi ? Grande gueule comme tu es !

ÉRIC :

Élisabeth, c'est bon... Tu es fatiguée. J'ai raison, non ? Elle est fatiguée...

JULIE :

Oui, allez vous reposer et revenez demain.

ÉLISA :

Et comment je pourrais dormir ? Ce n'est pas comme si... Excuse-moi Éric, je ne voulais pas.

ÉRIC :

Je sais. Et tu veux que je te dise ? Ça me fait quelque chose. Mais il est bien là. Qu'est-ce qu'on peut faire de plus ? Je ne sais pas quoi te dire. On parle, on parle, et ça sert à quoi ? Si ça se trouve, il nous entend. Tu parles qu'il a envie d'ouvrir les yeux maintenant... Tu sais qu'il adore ça, quand on se met sur la tronche.

ÉLISA :

Et alors ? On s'assoit et on attend ? C'est ça ?

ÉRIC :

C'est ça.

ÉLISA :

Je ne peux pas.

ÉRIC :

Moi non plus. Personne ne peut. Mais c'est ça. (*silence*) Il a l'air mort. (*Élisabeth le gifle*) Allez, t'es cinglée ? !

ÉLISA :

Ferme-là ! (*silence*) Excuse-moi... Je vais rentrer, non ?

BÉNÉDICTE :  
Bien.

ÉLISA :  
Je vous laisse un numéro, si jamais...

BÉNÉDICTE :  
Très bien. Courage. *(Élisa sort)*

JULIE :  
Ce ne sont peut-être pas mes oignons, mais il va avoir besoin de vous, vous comprenez ? Je veux dire, de vous deux, ensemble, enfin il sent ces choses-là, d'accord ? Alors soyez patient, prenez confiance et...

ÉRIC :  
Vous avez raison. C'est pas vos oignons. *(Melle Charonne entre)*

Melle CHARONNE :  
Bonjour. Mademoiselle Charonne. Je suis la responsable du personnel soignant. Monsieur, vous êtes de la famille ?

ÉRIC :  
Son frère, c'est bon ?

Melle CHARONNE :  
Bien. Si vous voulez bien vous présenter au bureau des entrées, nous avons besoin de quelques renseignements, rien de bien méchant. C'est au rez-de-chaussée.

ÉRIC :  
J'y vais. Je peux voir les médecins ?

Melle CHARONNE :  
*(elle regarde sa montre)* Pas maintenant, non. Vous savez, c'est encore trop tôt. Dans deux ou trois jours, si malheureusement il n'y a pas d'amélioration notable, nous vous ferons un bilan complet.

ÉRIC :  
Et jusque là je fais quoi ? Je me tourne les pouces, c'est ça ? *(il s'effondre à moitié)*

JULIE :  
Je ne peux pas... *(elle sort la main sur la bouche)*

Melle CHARONNE :  
Bénédicté, ramenez-la rapidement à l'office, et attendez-moi.

BÉNÉDICTE :  
Bien mademoiselle. *(elle sort)*

Melle CHARONNE :  
Ecoutez-moi monsieur. Je ne vais pas vous mentir. Votre frère est dans le coma. Il faut espérer, être près de lui et attendre, patiemment. Je ne peux rien vous promettre, sinon qu'ici nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour le tirer de là. C'est un bon hôpital, réputé car rigoureux.

ÉRIC :  
Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ? Evidemment qu'il est bien ici, vous connaissez votre boulot, je m'en doute... Il est joli votre baratin ! Et puis qu'est-ce que c'est que cet air que vous prenez ? Tout ce que vous me dites je le sais bien ! Mais moi je sens que je vais craquer. Ne rien faire, attendre, c'est des conneries tout ça ! Quelque part il a le beau rôle, vous ne croyez pas ?



Melle CHARONNE :  
Non, je ne crois pas.

ÉRIC :  
Ouais... (*silence*) Et moi ? Qu'est-ce que je fais ?

Melle CHARONNE :  
Ce que vous voulez.

ÉRIC :  
Merci pour le réconfort.

ÉRIC :  
Dîtes... Vous ne souriez jamais, vous ?

Melle CHARONNE :  
Si. Rassurez-vous. Vous voudriez me voir sourire, aujourd'hui ? Très franchement monsieur, je crois que vous devriez rentrer chez vous, et revenir demain si vous le pouvez. Il va avoir besoin de vous, pendant une période indéterminée. Autant vous dire que ce ne sera peut-être pas facile. Je comprends votre détresse et vos interrogations, mais la seule chose qui compte à mes yeux, c'est l'état de santé de votre frère. Et je sais que là-dessus, au moins, nous serons toujours d'un commun accord.

ÉRIC :  
Oui, d'accord... Mais comprenez-moi...

Melle CHARONNE :  
Je vous comprends, il me semble vous l'avoir dit. Vous penserez à passer au bureau des entrées ? (*Éric fait oui de la tête*) A bientôt monsieur. (*elle sort*)

ÉRIC :  
C'est ça, à bientôt mon colonel... (*il se tourne vers Ben*) Tu ne vas pas te marrer tous les jours avec elle... Moi non plus d'ailleurs. Je reviens demain, d'accord ? Tu ne te sauves pas, compris ? Je ne sais même pas si tu m'entends... (*après un temps, il jette un coup d'œil à la chambre, et sort*) (*Ben reste un instant seul avec le bruit des machines*)

## QUERELLES

(Ben, Julie, Éric, Bénédicte, Éliisa, Melle Charonne)

*(Éric est assis dans un fauteuil et feuillette une revue médicale) (Julie entre)*

JULIE :  
Bonjour Éric, ça va ?

ÉRIC :  
Oui, super. Tout baigne.

JULIE :  
Pardon.

ÉRIC :  
Non, c'est moi. Excuse-moi, j'ai mes nerfs. Deux semaines et toujours rien. On dirait qu'il le fait exprès. Regarde, il sourit presque, l'enfoiré...

JULIE :  
Je sais. Mais il tient le coup. Enfin, je pense que c'est bon signe.

ÉRIC :  
Bon signe de quoi ? Pour un légume, il est mûr, oui.

JULIE :  
Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je ne suis pas médecin. Tu crois qu'on aimerait pas le voir sur pieds, ton frère ?

ÉRIC :  
Allez, ne t'énerve pas. Je n'ai pas dit ça. *(silence)* *(Brandissant sa revue)* Là-dedans, ils disent que les gens dans le coma entendent, enfin, qu'ils entendent peut-être ce qui se passe autour d'eux, mais ils ont du mal à le prouver... Inconsciemment, enfin, c'est ce qu'ils disent...

JULIE :  
Alors tu ne devrais pas dire des choses pareilles.

ÉRIC :  
Inconsciemment, mon cul, ouais...

JULIE :  
Je vais à l'office, tu veux un café ?

ÉRIC :  
Non, pas de café. Jamais pendant le service. Tu ne peux pas rester un peu ?

JULIE :  
Non, j'ai du travail... *(silence)* Si, un peu. *(elle s'assoit, long silence)* Alors ?

ÉRIC :  
Quoi ?

JULIE :  
Je suis là. De quoi on cause ?

ÉRIC :  
Quoi ? Je ne sais pas. De trucs, de tout, de rien...

JULIE :

D'accord. Tu m'excuses, mais là j'ai vraiment du boulot. *(elle va pour sortir)*

ÉRIC :

D'un coup, comme ça ?

JULIE :

Non, mais tu me demandes de rester. Je reste. Pourquoi ? Pour rien.

ÉRIC :

Moi ? Je ne t'ai rien demandé du tout.

JULIE :

Je repasse alors. *(elle sort)*

ÉRIC :

Alors frangin, de quoi on cause ? Tu fais la gueule ? T'as raison, c'est glauque ici. Tu vas te choper une crampe, là, tu ne crois pas ? Moi, je te le dis, à glander comme ça toute la sainte journée, tu vas prendre du bide... Tu t'en fous, hein ? Oui, tu t'en fous... *(silence)* Il y a un chanteur qui est mort aujourd'hui, je ne sais plus qui, mais un vieux, mort de sa belle mort, un de ceux qui nous faisaient marrer à la radio. Deux colonnes dans les journaux, un hommage bidon en fin de soirée à la télé, un pauvre fan-club en deuil, et après ?... Trois fois rien : une compil qui risque de cartonner en attendant la mort d'un autre héros national... T'as pas le droit d'y rester toi. Parce que qui se souviendra de toi ? A part nous ? Qui ? Alors on fait un marché, d'accord ? Écoute : tu te réveilles, et tu deviens chanteur, même nul et ringard, pas longtemps, juste deux ou trois conneries bien senties avec violons, des trucs sur la vie qui est dure ou sur l'amour qui rimera jamais avec toujours... Plus c'est con et plus ça marche, il y a des précédents !... *(silence)* Et après tu peux mourir, on te trouvera du talent une fois bouffé par les vers. Avec un peu de chance, il y en aura même pour te regretter... Sans ça, mourir, surtout comme ça, ça ferait seulement de la peine à ceux qui t'aiment vraiment, dans l'anonymat je veux dire, ça ne vaut pas le coup, non ? Il ne faut pas. On a du blé à se faire avec tes malheurs. J'en ai marre tu sais. Tu t'en fous, pas vrai ?... *(silence)* Les parents sont venus hier, non ? Hier matin que le père m'a dit. Ils t'ont trouvé meilleure mine, tu parles... J'ai dit que oui. *(silence)* *(il regarde sa revue)* Inconsciemment, ouais... *(Bénédicte entre avec Élisabeth)*

ÉLISA :

Salut Éric.

ÉRIC :

Salut. Tu peux l'embrasser, tu sais. Il ne pique pas, on le rase gratis presque tous les jours, et puis il est encore tiède...

ÉLISA :

Je ne préfère pas, non. Ça va ?

ÉRIC :

Qui, lui ou moi ?

ÉLISA :

Les deux.

ÉRIC :

Couci-couça.

ÉLISA :

Qui ?

ÉRIC :

Les deux. Tu as failli venir hier, et avant-hier...

ÉLISA :

J'avais des trucs à faire.

ÉRIC :

Ah ouais ? Des trucs importants j'espère, pour passer avant ton mec...

ÉLISA :

Ça va ! J'y ai pensé à Ben. J'y pense tout le temps. De toutes façons, il n'y a rien de neuf.

ÉRIC :

Non, tu penses... Deuxième semaine de coma, une broutille ! C'est sûr, c'est un peu monotone.

BÉNÉDICTE :

S'il vous plaît...

ÉLISA :

Quoi ?

BÉNÉDICTE :

Vous parlez trop fort, les malades...

ÉLISA :

On ne parle pas. On s'engueule ! Comme toujours d'ailleurs. Pardon... (*Bénédictte préfère sortir*) Tu es content ? Tu veux que je te dise ? Je ne t'aime pas Éric, je te le dis comme je le pense... Avec tes vanes de fin de soirée et ton air d'avoir bourlingué, tu crois avoir bonne conscience parce que tu te poses ici tous les jours et que moi, pour des raisons qui semblent t'échapper, j'hésite à franchir cette maudite porte ? Ça ne veut pas dire que tu gagnes ton paradis, ni que les autres sont des cons ! Ça ne veut pas dire qu'on l'oublie, Ben ! L'oublier, comme si c'était possible ! Je dors mal. Toutes les nuits, je fais des rêves de lui et moi au bord d'une falaise, ou des cauchemars dans le genre. Tu dors bien, toi ? Tu te sens comment, là ? Bien, je suppose.

ÉRIC :

Oui, très bien. Tu sais, Élisabeth, tes nuits, tes jours, tes états d'âme et le reste, je m'en tape.

ÉLISA :

C'est ça le problème. Tu ne penses qu'à toi, même pas à Ben, enfin je me demande... Tu peux me juger, m'envoyer tes foutus principes et ton mépris à la face, ou poser tes yeux de requin sur moi, ça m'est égal ! Je ne viens pas ici pour te faire la conversation, ni pour gagner tes bonnes grâces ou ton absolution, d'ailleurs, je n'en veux pas...

ÉRIC :

Alors tais-toi. Ça va mieux ? La grosse colère est passée ? D'accord, si tu veux je suis le méchant... Ça ne me gêne pas, tu sais. Lui aussi pense que je suis con, intolérant, vulgaire, tout ce que tu veux, il me l'a déjà dit. Tout ça et plus encore. Tu n'as pas envie de faire le pied de grue ici, c'est au-delà de tes forces, ça te déprime, bien, c'est ton choix. Le mien c'est de venir dès que je peux, pas dès que je veux, tu sens la différence ?... (*cynique*) Des fois, je dois me libérer d'un ou deux trucs, je me force un peu parce que je me dis que c'est mon frère. Je sais, c'est inhumain, un vrai sacerdoce. Je m'impressionne moi-même. (*silence*) Oui je viens tous les jours que ce putain de Dieu fait ! Ça te pose un problème ? Et pourquoi je fais ça ? Aucune idée. Mais ce n'est sûrement pas pour m'engueuler avec toi les jours heureux où tu nous honores de ta présence, va ! Bon, là-dessus, on est d'accord, non ? Jusque là, on se comprend, n'est-ce pas ? On ne peut pas se blairer, ce n'est pas aujourd'hui qu'on va faire semblant, d'accord ? Tu parles si je m'en tamponne ! Alors point final !

ÉLISA :

D'accord. Ce n'est pas la peine...

ÉRIC :

Si c'est la peine Éliisa ! C'est la peine ! Et la peine est grande, la peine, c'est la vie de Ben, ou ce qu'il en reste ! Je bosse la nuit, le matin, deux grands cafés et je viens me poser là, comme tu dis, à ma place, comme un gentil toutou qui attend que son maître veuille bien l'amener pisser dehors ! Pour ça -parce que l'hôpital est loin, pour couronner le tout- je prends un putain de bus avec trois changements qui me trimbale aux quatre coins de cette foutue ville... Et pendant que toi, avec tes manières et ta larme à l'œil qui me donnent envie de gerber, t'as des trucs à faire, du pognon à claquer dans les boutiques ou au cinéma pour te détendre, comme tu m'as dit l'autre fois, moi, oui moi je pose mon cul dans ce fauteuil, juste à côté du lit d'où mon frère hésite à se lever !

ÉLISA :

Je ne dis pas le contraire.

ÉRIC :

On est d'accord.

ÉLISA :

Comme tu veux. Pour le bus, prends un abonnement...

ÉRIC :

Quoi ?

ÉLISA :

Le bus. Trois changements, vu où tu habites, c'est la faillite assurée. Prends un abonnement... *(elle commence à rire)*

ÉRIC :

Quoi ? Tu te fous de ma gueule en plus ? *(il commence à rire lui aussi)*

ÉLISA :

C'est nerveux... Alors, l'abonnement ?

ÉRIC :

*(sérieux)* Non. Pas d'abonnement. L'abonnement, c'est un mois. Si je le prends, je le condamne à un mois de coma, minimum... Des tickets, à la journée. Un mois, je ne veux pas. C'est con, hein ? Si, je sais, c'est con.

ÉLISA :

Non, c'est bien. *(Melle Charonne entre)*

Melle CHARONNE :

Excusez-moi, mais c'est un hôpital ici, pas un bar tabac.

ÉRIC :

Ah oui ?

Melle CHARONNE :

Je vous prie de baisser de plusieurs tons. Pensez aux malades, à votre frère. Nous avons des patients qui ont besoin de repos.

ÉRIC :

Et moi, je ne suis pas patient ?

Melle CHARONNE :

Pardon ?

ÉRIC :

Vous dites patient. Je ne suis pas patient, moi ? A attendre ici, en bas, ou dans les couloirs qui puent l'éther, à attendre un miracle, ou juste qu'on daigne me dire comment va mon frère ?

Melle CHARONNE :

Éric, nous avons eu cette discussion une bonne dizaine de fois. Je ne tiens pas à remettre ça sur le tapis. Pas aujourd'hui.

ÉRIC :

Pourquoi ? C'est un jour spécial aujourd'hui ?

Melle CHARONNE :

Pas que je sache, non.

ÉRIC :

D'accord. De toutes façons j'allais partir... Mais s'il y a une fête, prévenez-moi. Les occasions de se marrer sont rares de nos jours. *(Julie et Bénédicte entrent)*

Melle CHARONNE :

C'est ça. A demain, et dormez vos neuf heures, si vous le pouvez...

ÉLISA :

Allez, je te ramène, je suis en voiture.

ÉRIC :

Madame est trop bonne. A demain les blouses blanches ! *(Élisa et Éric sortent)*

BÉNÉDICTE :

Qu'est-ce qu'il a dit ?

Melle CHARONNE :

Rien de bien méchant. *(Julie s'est approchée de Ben)*

JULIE :

Vous croyez qu'il va s'en sortir, franchement ?

Melle CHARONNE :

Je ne sais pas Julie.

JULIE :

Vous avez déjà eu ce cas-là, n'est-ce pas ? *(Melle Charonne ne répond pas)* Alors ?

Melle CHARONNE :

Doucement, sur un autre ton, ma petite. Vous n'allez pas vous y mettre aussi ! Vous en verrez d'autres... Si on avait que des malades comme lui... *(silence)* Dites-moi, pendant que je vous tiens, vous avez réfléchi pour vos cheveux ?

JULIE :

Mais si je les attache, mademoiselle, vous avez dit...

Melle CHARONNE :

Nous en reparlerons. A demain. *(elle va pour sortir)* Julie... Il va s'en sortir. *(elle sort)*

BÉNÉDICTE :

*(imitant Julie)* Mais si je les attache, mademoiselle...

JULIE :

Toi, ta gueule !

## LA NUIT

(Ben, Julie, Élisabeth)

ÉLISA :  
Éric est venu aujourd'hui ?

JULIE :  
Oui, mais il est parti plus tôt que d'habitude. Il nous a fait un de ces cirques... Il n'allait pas très bien. Si tu étais passée à ce moment-là, tu aurais eu le droit aux grandes orgues.

ÉLISA :  
Je ne viens pas assez, je l'entends d'ici.

JULIE :  
Ça et autre chose. Deux mois c'est trop long. Je le comprends, il est à bout.

ÉLISA :  
Et ?

JULIE :  
Ça se maintient.

ÉLISA :  
Tu me laisses un peu ? Avec lui je veux dire...

JULIE :  
La nuit va tomber Élisabeth, c'est trop tard pour les visites, on n'a pas le droit...

ÉLISA :  
S'il te plaît...

JULIE :  
La mère Charonne n'est pas là, d'accord, il n'y a que Bénédicte et moi, mais quand même... *(silence)*  
Ce n'est pas une visite, c'est ça ?

ÉLISA :  
C'est ça. Je suis un peu lâche.

JULIE :  
Comme tout le monde. Fais gaffe en partant, essaye de sortir de l'autre côté.

ÉLISA :  
Entendu. Merci.

JULIE :  
Pas de quoi. Vraiment pas. *(elle sort)*

ÉLISA :  
*(long silence)* J'ai du mal à te regarder, tu sais Ben. Même à penser à toi, j'ai du mal, enfin, non, si, enfin à me souvenir, j'ai du mal. Ça se perd de jour en jour, j'essaye de lutter contre, tu vois, mais quand je rêve de cette chambre... Enfin, je ne rêve que de cette chambre, avec ton frère dedans en plus... Avec lui, ce n'est pas la joie. Déjà avant, on avait du mal à se supporter. Alors on ne se voyait jamais, même toi tu disais que c'était mieux... *(silence)* Tout le monde passe son temps à me plaindre, tu parles, je n'ai plus de vie. Et toi, tu ne peux pas m'aider bien sûr, il faut que je me débrouille toute seule. J'ai cassé le vase bleu en changeant l'eau des fleurs, alors j'ai jeté les fleurs. Après, pour me calmer, je suis un peu irritable en ce moment, j'ai éclaté le gros cendrier et quelques assiettes choisies

au hasard. Je tue le temps à péter des trucs, ou à lorgner le téléphone, ce genre de choses... Tu disais parfois que j'étais malade, ça y est, je crois que je suis malade tout le temps. Je suis en train d'apprendre à jongler, ça m'occupe le soir. Tu jettes une balle, puis une deuxième, et à mon niveau après tu les ramasses. C'est comme ça que j'ai cassé le vase. *(silence)* J'essaye de te faire rire, là, tu vois... Je crois qu'on a jamais autant parlé tous les deux. Quand ton frère est là, c'est difficile d'avoir une jolie discussion de fond comme ça... Tu as quelqu'un d'autre, c'est ça ? Tu es là, tu ne me dis rien, qu'est-ce que je t'ai fait ? Il faut qu'on en parle, si j'ai fait quelque chose de mal, autant que tu me le dises, non ? *(elle commence à s'effondrer, entre rires et larmes)* Bon Dieu, tu ne m'aides pas, tu sais... Et là, je ne peux rien faire ! Tu veux que je te débranche, dis ? Tu veux guérir ou pas ? Tu veux quoi ? Rien, bien sûr ! C'est tellement agréable de se reposer, de faire semblant d'être sourd et de rendre les autres fous ! Pour nous deux, j'imaginai autre chose : des voyages, même pas très loin, un ou deux restos par mois... *(silence)* Hier soir, je me suis saoulée. Tu crois ça, toi ? Lessivée, le nez dans la cuvette à chanter des comptines démodées, devant un parterre d'invités tous plus compatissants les uns que les autres... On fait la chaîne, quoi ! Toi ici, paisible, indifférent ; moi à la maison, les pieds dans la vase, malheureuse, enfin, indisponible, et tout autour de moi une foule de pleureuses, mes amies, tu parles d'une bande de vipères, trop contentes d'être tristes pour moi, rassurées de voir qu'il y a encore plus misérable que leurs vies... Mais elles sont vraiment tristes, tu sais. C'est fou l'auto-persuasion. C'est drôle le malheur. Tout le monde chiale, ma propre mère passe son temps en me prendre dans ses bras en hurlant : « quel courage tu as ma fille ! » Moi je ne pleure plus tellement, je m'y fais. Oui, je m'y fais. *(silence, elle se détourne de Ben)* La nuit est tranquille ici, chez nous l'ascenseur est en panne. *(long silence)* Je vais partir, Ben. Chez ma grand-mère, dans le sud. Loin. Excuse-moi, j'en ai besoin. Evidemment sans rien dire à Eric, tu me comprends j'espère. Pour ce que ça peut arranger... Mais il faut que je tente le coup, il faut tout tenter, non ? Je vais partir, Ben. *(silence)* J'étais venu te dire autre chose. La semaine dernière, dans une des ces fameuses soirées d'entraide et de saoulerie pleurnicharde, j'ai rencontré quelqu'un. Un type. Pas con. Pas repoussant. Au milieu des autres, je l'ai vu sourire, tu vois le genre, enfin, ça a attiré mon attention, provoquant tu vois ? Bonjour-bonjour, ça va et compagnie... Je n'ai pas répondu alors il s'est arrêté net, il a dû comprendre. Pendant cinq minutes, plus rien, pas une parole, pas une blague foireuse, juste un petit sourire discret et un regard attentif, presque inexistant. Le calme, enfin. Il s'appelle Brice et tu ne le connais pas. J'étais beurrée, et je crois qu'en fin de compte on a passé la nuit ensemble. Enfin, j'en suis sûre vu qu'au matin il était dans mon lit. Enfin, dans le tien... Salope. Oui, salope. Je me suis dit que tu devais le savoir. Alors je suis là, bien lâche, bien honteuse, et c'est facile, tu as l'air de t'en foutre. *(silence)* Aujourd'hui je l'ai revu. On a parlé, enfin surtout lui. Il m'a demandé si j'étais seule, alors j'ai dit que oui, très seule. C'est aussi pour ça que je descends dans le sud. Je m'éloigne de vous deux, de ton frère et du reste. Je vais y aller. Tu ne m'en veux pas, dis ? Remarque, ça serait peut-être mieux. Tu devrais. Une bonne engueulade, avec toute la chambre qui s'envole, une certaine idée de la liberté... Tu ne veux pas faire ça pour moi ? Te lever, m'en coller une sacrée, même si ce n'est pas ton genre, on dirait que c'est le coma... Vas-y ! *(silence)* Non, bien sûr. Tu ne me feras jamais ce plaisir, espèce de sadique, autant que je vive avec ça. Tu préfères dormir. Très bien. Dors. Dehors c'est pire de toutes façons. Je ne voulais pas qu'on en arrive là. On doit être trop jeune, ça doit être ça. Il faut bien qu'il y ait une raison. Il faut bien qu'il y ait quelque chose... On ne peut pas être mauvais, on en bave trop, on ne peut pas être mauvais. *(après un silence elle sort. Les machines font entendre leur musique et Julie entre, elle reste un moment face à Ben, s'approche et l'embrasse sur le front)*

JULIE :  
Bonne nuit.



## NOUNOURS

(Ben, Bénédicte, Nounours, Julie, Éric)

*(Nounours entre dans la chambre de Ben suivi de près par une Bénédicte inquiète)*

BÉNÉDICTE :

Tu sais, Nounours, je ne crois pas que ce soit une bonne idée finalement...

NOUNOURS :

Allez... Il n'y a pas deux minutes, tu étais d'accord. Dans le couloir, tu n'étais pas contre, et maintenant tu joues ta difficile... Ils m'ont mis un grincheux dans ma chambre. La télé, ce n'est pas son truc. Il passe son temps à dormir en ronflant ou à se tordre de douleur à cause de son appendicite... Tu parles d'un soldat ! Même avec le son au minimum, ça le réveille et il me braille dessus. Il sort dans trois jours mais moi d'ici-là sans télé je vais agoniser !... Ouais, d'accord, je pourrais mettre le casque, mais le fil n'est pas assez long, et puis le casque je n'aime pas, tu n'as pas les mêmes sensations, tu es comme enfermé, sous pression, tu vois ? Déjà que je n'ai pas le droit de sortir, même dans le parc il vous faut un papier en triple exemplaire alors je me...

BÉNÉDICTE :

Bon d'accord ! Tu as gagné ! Ça va ? T'es content ?

NOUNOURS :

Je suis content, ouais... C'est ça... Je commençais à être à court d'arguments en plus...

BÉNÉDICTE :

La télé est là, d'accord ?

NOUNOURS :

J'ai vu. Allez, merci, t'es chouette. Tout ira bien, j'ai pris mes médocs. J'appelle si jamais...

BÉNÉDICTE :

Ça ira ? Tu sais, dans ton état, ce n'est pas très prudent de vadrouiller dans l'hôpital... Si on te pince, ça va retomber sur nous.

NOUNOURS :

Ça ira. Vous n'avez qu'à dire que je vous ai obligés, sous la menace d'une arme... *(Bénédicte sourit)* Et lui, la télé, ça ne va pas le réveiller au moins ?

BÉNÉDICTE :

Non, je ne crois pas, non.

NOUNOURS :

Qu'est-ce qu'il a ?

BÉNÉDICTE :

Rien. Secret défense. Il dort.

NOUNOURS :

C'est grave. C'est ça ?

BÉNÉDICTE :

C'est ça. Et toi, comment ça se passe ?

NOUNOURS :

Ça se passe... Ça empire. Les docteurs ont leurs mines de mort, tu vois. Ça fait pourtant longtemps que j'ai compris. Ce qui m'énerve, c'est qu'ils ne veulent pas me répondre, tu vois, ce n'est quand même pas sorcier : « quand est-ce que je vais mourir ? » Merde, ce n'est pas difficile...

BÉNÉDICTE :

Ne parle pas comme ça. Ici, on guérit. On a du mal à condamner. C'est peut-être qu'il y a encore un espoir, même petit.

NOUNOURS :

Ouais, c'est ça... Ça empire, je te dis, pas besoin qu'on me mente.

BÉNÉDICTE :

Nounours, on ne te ment pas. On ne sait pas. On est même pas sûr, d'après ce que j'ai entendu dans ton service, que tu vas mourir, comme tu dis, et tu voudrais qu'on te donne une date ?... Ce n'est pas si facile que ça, va...

NOUNOURS :

Je sais bien, va... *(il sourit)*

BÉNÉDICTE :

Je te laisse. Tu appelles au moindre problème, d'accord ?

NOUNOURS :

A vos ordres ! La mère Charonne est de service ?

BÉNÉDICTE :

Tu penses bien que tu ne serais pas là, andouille... A plus tard. *(elle sort)*

NOUNOURS :

*(il chantonne devant la télé)* Andouille, ouais, c'est ça... *(Julie entre suivie d'Eric)*

JULIE :

Nounours ! Qu'est-ce que tu fais là ?

NOUNOURS :

Salut. Télé. Là-haut j'ai un nouveau copain de chambrée. Lui pas télé. Bénédicte m'a autorisé. *(il aperçoit Eric)* Salut !

ÉRIC :

Salut. Éric. Le frère de Ben. Là.

NOUNOURS :

Nounours.

JULIE :

Éric, j'y vais. Ça ne te gêne pas pour Nounours ?

ÉRIC :

Non, non. *(elle sort)* Dis, Nounours, c'est ton vrai prénom ?

NOUNOURS :

Si. J'ai des parents qui ont le sens comique... Enfin, si, ici.

ÉRIC :

C'est moche l'hôpital, non ?

NOUNOURS :

On s'y fait, c'est comme le reste. Question de temps. Ça fait longtemps qu'il est là ?

ÉRIC :

Deux mois et demi.

NOUNOURS :

C'est un petit nouveau alors.

ÉRIC :

Quand même. Et toi ?

NOUNOURS :

J'habite ici, moi. Ma dernière demeure si tu veux.

ÉRIC :

Mon frère est dans le coma.

NOUNOURS :

Je sais. J'avais compris. Il va s'en sortir.

ÉRIC :

Tu crois ?

NOUNOURS :

Sûr et certain.

ÉRIC :

Tu es médecin en plus ?

NOUNOURS :

Même pas. Juste malade. Bien mieux. Je viens tous les trois mois. Mais cette fois, je crois que ça va être plus long, ou plus court, c'est selon... Enfin, ici les gens sont sympas, ils se foutent en grève de temps en temps, histoire d'amuser la galerie. Par terre, c'est toujours propre, et la bouffe est honnête...

ÉRIC :

C'est grave ton truc ?

NOUNOURS :

Il n'y a pas plus grave, mais tu sais, quand tu te chopes une grippe, t'as déjà tendance à sentir la mort venir... Disons que c'est un peu plus grave qu'un rhume... Pourri de l'intérieur, je suis un phénomène, mais toujours la banane... Je n'ai pas le choix. Mourir en faisant la gueule, tu parles d'un paradoxe. Tu devrais sourire toi, t'es pâle, ça te ferait du bien...

ÉRIC :

T'es un marrant toi !

NOUNOURS :

Si tu le dis. Mais attention, avant la fin, je passe avec un chapeau.

ÉRIC :

Je descends faire de la monnaie à la cafétéria alors...

NOUNOURS :

Prends le programme télé !

ÉRIC :

Je te ramène autre chose ?

NOUNOURS :

Ouais, sympa.

ÉRIC :

Quoi ?

NOUNOURS :

Je ne sais pas. Un truc, ce que tu veux.

ÉRIC :

Un truc, je vais voir s'ils ont ça.

## SIMON

(Ben, Bénédicte, Simon Miderlin, Melle Charonne, Nounours)

*Dimanche après-midi. Melle Charonne entre dans la chambre de Ben. Elle l'osculte, refait le lit, puis se recoiffe, se remaquille et enlève ses chaussures.*

Melle CHARONNE :

Ben, vous êtes en train de louper une belle après-midi... Je ne dirai pas non à un petit pique-nique. Pas vous ? J'ai mal dans ces chaussures mais elles sont jolies... Pas comme ces vilaines claquettes en bois, ou encore pire les tennis qui cocottent dès la première journée... Tiens ! Justement... *(elle appuie sur le bouton)* Bénédicte ! Bénédicte !

*(Bénédicte entre, en civil)*

BENEDICTE :

Quoi ? J'allais partir, Irène... Je vais au cinéma avec Bruno.

Melle CHARONNE :

C'est ça... Va t'enfermer un dimanche après-midi. Dis, j'ai mal aux pieds, il te reste un gâteau ?

BENEDICTE :

*(elle lui jette un gâteau)* Tu serais mieux dehors, toi...

Melle CHARONNE :

Ne me tente pas. Qu'est-ce que ça changerait ?... Chiche, je m'en vais aussi...

BENEDICTE :

Arrête, tu ne ferais jamais ça...

Melle CHARONNE :

Parce que toi, si ? Je vous écoute Bénédicte, au rapport !

BENEDICTE :

Ciao, et arrête le café pour aujourd'hui. *(elle sort et Charonne remet ses chaussures, en mangeant son gâteau ; un temps, puis Bénédicte revient, et marmone quelque chose à Charonne, puis elles sortent. Enfin, Charonne revient, et on devine derrière elle Simon Miderlin...)*

SIMON MIDERLIN :

Vous savez, je ne crois que ce soit une si bonne idée finalement...

Melle CHARONNE :

Vous êtes venu jusqu'ici, il ne reste que quelques mètres. Certes, je vous ai un peu forcé la main, mais c'est à vous de décider maintenant. Vous avez le droit d'avoir peur, d'être embarrassé, vous pouvez regretter tout ce que vous voulez, mais le fait est là : vous vous trouvez dans sa chambre. Et dans ces cas-là, croyez-moi, c'est assez inhabituel pour être salué. C'est une attitude très courageuse que la vôtre, monsieur Miderlin...

SIMON MIDERLIN :

Je n'ai plus de jambes, oui. Au téléphone, vous m'avez eu par les sentiments, c'était plus facile... Mais le voir là, étendu, muet, immobile, me dire que je suis responsable...

Melle CHARONNE :

Vous ne l'êtes pas. Et vous le savez très bien. C'est votre imagination. Ce qui est concret, c'est votre présence, voilà ce qui est bon pour tout le monde, vous, lui et même moi. C'est certes moins spectaculaire, mais votre présence est la seule chose qui compte vraiment, et je l'apprécie.

SIMON MIDERLIN :

Vous récitez comme il faut.

Melle CHARONNE :

Je pense ce que je dis. A vous, je peux bien l'avouer ; depuis trois mois qu'il est ici, j'en ai vu défiler des énergumènes, qui ne pensent finalement qu'à une chose : que leur visite ne soit pas vaine. Ils ne pensent qu'à se faire remarquer, et finissent toujours par faire un cirque impossible, dans l'espoir qu'on s'occupe un peu d'eux. En ce qui me concerne, je suis tenue à une certaine rigueur qui au fil des ans frise l'austérité, je le concède. Cela finit par vous coller à la peau, comme une seconde nature. Mais le métier a ses limites, et vous finissez toujours par vous résigner à prendre en compte le malade, certes, mais aussi sa famille, ses amis. Tous ceux-là il faut les ménager, les soutenir, plus encore que le malade lui-même. Avouez que c'est absurde. C'est quelque chose qui m'écoeure, vous comprenez, cette sorte d'hypocrisie latente... Aujourd'hui vous êtes là, simplement. Vous êtes venu comme ça. Vous ne recherchez rien d'autre que la visite. Pour vous ce n'est pas un rituel...

SIMON MIDERLIN :

Attendez deux minutes... Qu'est-ce que vous croyez ? Que je suis différent ?

Melle CHARONNE :

Sûrement pas. Mais vous n'êtes pas l'un de ses proches, alors pour une fois je peux me défouler un peu. Ici, j'en ai vu assis qui balançaient leurs problèmes comme au parloir, devant un condamné à mort. Seulement celui-là va vivre. Il ne se sauvera pas, il ne dira pas : « je ne veux pas entendre ». Non, il écoute. Malheureusement, il écoute. C'est commode. C'est tellement rare de pouvoir parler des heures à quelqu'un sans qu'il ne vous coupe la parole. Ici, j'en ai vu des vertes et des pas mûres comme on dit, mais je ne suis pas de bois, enfin pas d'un bois très dur. Ça fait trois mois qu'il est ici, on finit par s'attacher, par avoir peur, comme tout le monde. Quand rien ne marche, quand les soins qu'on lui prodigue lui permettent simplement de respirer, on se met à croire qu'un jour, quelque chose d'autre, ou quelqu'un, pourront le tirer de là...

SIMON MIDERLIN :

Stop. Vous pensez à quoi là ? Vous avez l'impression que j'ai des allures de messie ? Vous devriez prendre deux ou trois jours de congés, mademoiselle... Je n'ai pas d'ailes dans le dos, et pas de formule miracle non plus, ni rien à lui dire de spécial qui le ferait léviter d'un coup !

Melle CHARONNE :

Sans le savoir, peut-être que si.

SIMON MIDERLIN :

Je peux m'asseoir ?

Melle CHARONNE :

Vous pouvez.

SIMON MIDERLIN :

Merci de votre aide. C'est drôle, au téléphone, je ne vous imaginais pas comme ça.

Melle CHARONNE :

On me l'a déjà faite. J'ai pourtant la voix de mon physique. (*elle sourit*) S'il se réveille, n'hésitez pas à m'appeler.

SIMON MIDERLIN :

Mais il est dans le coma, non ? Il peut se réveiller ?

Melle CHARONNE :

Il doit se réveiller. (*elle sort*)

SIMON MIDERLIN :

Bon. (*long silence*) Elle est un peu secouée celle-là. Elle s' imagine quoi ? Que je vais poser mes mains sur toi et que tu vas te mettre à marcher sur l'eau ? Je sais que je n'ai pas le droit de dire ça, mais c'est aussi un peu pour moi que je suis venu. Désolé, mais il va falloir écouter... Trois mois que j'hésite, comme toi peut-être. Trois longs mois à me persuader qu'heureusement tu es en vie et que tu vas t'en tirer. Tu t'es quasiment jeté sous mes roues. Je n'étais même pas saoul, je n'allais pas vite, à quoi ça tient finalement ? J'ai appelé de temps en temps pour avoir des nouvelles et un jour l'autre illuminée m'a dit de passer. Un dimanche. Voilà. On est dimanche. Après je passe voir ma mère à la maison de retraite. (*silence*) Je ne suis pas bien là. Qu'est-ce que tu veux que je me reproche ? D'être passé par-là ce jour maudit ? C'est mon chemin. Ça ne pouvait pas tomber sur quelqu'un d'autre ? Non, tu penses, sur moi. Tu penses bien. J'ai une vie de merde, un boulot con, personne sur qui me reposer... (*silence*) Tu vas t'en sortir. Il le faut, sinon c'est moi que tu assassines, non, sérieux, je me fais sauter le caisson. Cinquante cinquante, quoi ! Comme dans les vieux films. (*silence*) Tu aimes le cinéma, toi ? Remarque, ça ne te dit trop rien d'y aller en ce moment... Moi, oui, beaucoup. Pas seulement pour les films. Non. Mon rêve, c'est d'aller voir une daube, un jeudi soir pluvieux à la dernière séance, juste histoire de me retrouver seul dans la salle. Mais l'idéal, ce n'est pas tout seul, c'est à deux. Enfin, je m'explique : jeudi soir d'octobre, temps pourri, je rentre dans la salle, personne, enfin tu vois le tableau. Bon. Bandes-annonces, pubs, toujours personne, et puis, juste avant que les lumières s'éteignent, une fille. Même pas très belle, je ne demande pas la lune. Donc une fille très quelconque se pointe, mais finalement elle est belle, car elle est essoufflée, enfin seule et en retard et comme il fait déjà noir, elle croit que la salle est bourrée à craquer, bon disons qu'elle s'assoit à trois fauteuils de moi, sur la gauche ou la droite, vu que moi, je me mets toujours en face de l'écran... Et le film est nul, mais ça c'était prévu et donc, on s'endort à moitié. Bon. A la fin les lumières se rallument, on échange un regard complice parce qu'on est que tous les deux dans la salle, enfin, elle avait dû le remarquer, mais bon... Bref, je prends mon courage à deux mains et j'engage un semblant de conversation, sans trop croire à ma chance ni à mon charme naturel, vu que j'en ai pas des masses... Jusque là c'est plausible, non ? Alors disons que ça marche ! Elle accepte un café dans le troquet minable à côté du cinéma et là on discute, de tout, de rien, elle marche à fond dans mes vieux trucs à peine drôles. Echange de téléphones, le lendemain je la rappelle et resto, re-resto, cinéma, week-end à la mer, emballée c'est pesé ! Et ça marche à fond : on se marie, on a quatre gosses, je change de boulot et je gagne du fric à ne plus savoir quoi en faire ! Et enfin je suis heureux ! (*silence*) Ma mère me dit d'espérer, que ça me tombera dessus quand je m'y attendrait pas. Elle me dit que j'ai le temps, que je suis jeune... Oui, je suis jeune. Mais je suis jeune et moche, et je n'ai pas de blé... (*silence*) Quand j'étais petit, ma mère m'avait acheté un chien, un bâtard pas futé qui chiquait tout le monde, sauf moi. Personne pouvait l'approcher. Un jour, on l'a retrouvé mort dans le jardin, empoisonné par un de nos gentils voisins. Comme ce con n'était pas très malin, les gendarmes ont tout de suite su que c'était lui. Soi-disant que mon chien bouffait ses poules. Un vieux salaud à casquette, un gros pif aviné sur une tronche de mauvais film d'horreur, et crois-moi j'en ai vu un paquet, enfin, le cinéma et moi, tu sais bien... Le type, les flics lui avaient mis la pression, ils avaient retrouvé la mort-aux-rats dans son cabanon près de son potager et le vieux avait avouer en deux minutes. Il en aurait fait dans son pantalon. A l'époque, ma mère voulait l'envoyer à la guillotine, elle et les bêtes, du genre à caresser les lions au zoo, tu vois... Mais mon paternel voulait pas d'histoires alors... Le vieil assassin, je l'aurais démonté. Je n'étais pas bien grand, huit ans, pas plus, mais un matin je l'ai coincé devant chez lui, genre western tu vois, et je lui ai dit que je le tuerai. (*silence*) Il est mort trois semaines après, accident de la route. J'étais fou de joie. Je ne sais pas pourquoi, j'ai toujours cru que c'était moi qui l'avait buté, et pas le camion à la sortie du village. (*silence*) J'ai parlé de toi avec ma mère. C'est elle qui m'a ordonné de venir te voir, sans ça, con comme je suis... Mais depuis l'accident, je n'y peux rien, je m'en veux, à mort. La mort, tu sais, tu dois en entendre parler ici... Et je te souhaite la vie, même la mienne je te la souhaite... (*Nounours est entré sans que Simon l'entende*) Enfin, tiens le coup, je téléphonerai... Je ne reviens pas, c'est...

NOUNOURS :  
Il va mieux ?

SIMON MIDERLIN :  
Hein ? Pardon, je ne vous avais pas entendu entrer. Non, pareil, enfin je crois...

NOUNOURS :

Tous les jours je fais un saut ici. Avec l'espoir qu'un de ces quatre il me demande qui je suis.  
Nounours, de l'étage au-dessus. La mascotte comme on dit.

SIMON MIDERLIN :

Simon, j'allais partir, là. Au revoir, enfin...

NOUNOURS :

Je sais qui vous êtes. Ça se voit sur votre figure.

SIMON MIDERLIN :

Ah oui ?

NOUNOURS :

Oui.

SIMON MIDERLIN :

Merde.



## ÉRIC & JULIE

(Ben, Éric, Julie)

*(Éric entre en trombe dans la chambre de Ben)*

ÉRIC :

Ça y est frangin ! T'es viré ! Hein, qu'est-ce que tu dis de ça ? Viré ! Comme un malpropre ! C'est bien, ça a l'air de te faire de la peine ! Tu as l'air de te plaire ici ! Non, remarque, ça je le savais, toi et tes tuyaux, vous formez un joli couple ! Solide ! Stable ! Non, ça me rassure, tu vois, ça me fait un petit plaisir ! T'es chez toi ici ! Peinard, net d'impôts ! Tu dors toute la journée, c'est bien ! Viré, je ne le crois pas. Allez, debout la racaille, mets tes plus belles sapes et cours ! Mais cours vite, parce qu'à mon avis, c'est trop tard mais bon... Va t'en bon Dieu, tu ne vois pas que tu es en train de tout perdre ? ! Dégage merde !... *(il s'effondre et détruit une chaise (innocente))* *(Julie entre)*

JULIE :

Éric ! Tu es devenu fou ou quoi ?

ÉRIC :

Fou ? Moi ? Non, pourquoi ? Je devrais ? Dis ? Je devrais ? Il n'y a pas de quoi, non ?

JULIE :

Allez calme-toi, tu vas ameuter tout l'étage !

ÉRIC :

Et alors ? Ça serait bien un peu de bordel ici ! Ça manque d'ambiance dans ce trou !

JULIE :

Éric !

ÉRIC :

D'accord. Je suis calme. Je suis d'un calme, là, oui, parfait, ça va. Tu vois ? Calme, tranquille, reposé. On oublie, d'accord ? On est des gens simples, civilisés je veux dire. Enfin, je suppose. Ça va, tu vois ? Au poil. Ça tourne, putain ! Je craque Julie... Je suis mûr pour le dernier étage... Oh, les petits oiseaux, tu as vu ça ? Il y en a des centaines, et toi tu ne dis rien... Tu n'as pas chaud, toi ? Moi, si, j'étouffe, j'étouffe, je te jure... Et pas possible d'ouvrir la fenêtre, en grand je veux dire... Tu penses bien, cette putain de fenêtre, elle ne s'ouvre pas. A quoi elle sert ? Tu peux me le dire, toi ? Non, bien sûr, ici vous savez des tas de trucs, vous avez des machines qui clignotent dans tous les coins mais ça, tintin ! Alors je te dis : dans les saloperies d'hôpitaux, les fenêtres ne s'ouvrent pas, et pourquoi ? Je vous le demande... Pas pour les microbes, ou l'air du dehors, non ! Elles ne s'ouvrent pas, ou juste un petit peu, un tout petit peu, pour pas que les malades, nos chers comateurs et tout ce beau monde se balancent dans le vide, histoire de rigoler une bonne fois ! ! Alors ? Ce n'est pas à la faculté qu'on apprend, ça, pas vrai ? !

JULIE :

Assieds-toi, je vais te chercher un calmant. Pas fort. Reste assis, je reviens. Pas de connerie, d'accord ?

ÉRIC :

Non ! Pas de ça ! Pas de calmant ! *No drugs !*

JULIE :

Éric, tu me fais peur.

ÉRIC :

Attends ! Tu ne vois pas que je te fais marcher, là ? C'est fou, vous autres, à force de côtoyer des malades toute la sainte journée, vous démarrez au quart de tour ! Moi aussi je flippe. Il n'y a pas de

honte. Tu es sur les nerfs Julie. Prends ta pause. Je flippais un peu, c'est bon, c'est passé. *(silence)*  
D'accord ? Regarde-moi, ça va je te dis... Il faut m'interner, là, tu crois qu'il le faut ?

JULIE :  
Non. Mais arrête.

ÉRIC :  
J'arrête. C'était un appel au secours. Je sais, je ne suis pas très fin, moi. Mais ça existe ces machins-là, on a dû vous l'apprendre, non ? Enfin, dans votre satané milieu, je veux dire.

JULIE :  
Tu crois qu'on avait pas compris ? Que ça date d'hier ? Je sais bien que tu ne vas pas fort.

ÉRIC :  
Parce que, d'après toi, je devrais aller bien ?

JULIE :  
Je sais. Mais pas besoin de tout casser.

ÉRIC :  
Une chaise.

JULIE :  
Pas besoin de casser une chaise. *(long silence, elle s'assoit sur le lit de Ben)* Qu'est-ce qu'il y a ?

ÉRIC :  
Ben est viré.

JULIE :  
Quoi ?

ÉRIC :  
Ben est viré. Élis, pas de nouvelles depuis trois semaines, d'accord ? Ça fait long pour l'amour de sa vie. Je l'ai appelé, enfin déjà la semaine dernière je l'ai appelé... Je n'en dors plus, mais alors, plus du tout, elle n'est jamais chez elle, et toujours ce foutu répondeur : « Bonjour, vous êtes bien chez Élis, merci de laisser un message... » Avec une musique débile en plus !

JULIE :  
Et alors ? C'est comme ça tu sais. Les proches, même les très proches, ils viennent souvent au début, et puis ça se tasse. Il a de la chance de t'avoir Ben. Tu viens tous les jours. On en parlait hier avec Bénédicte, c'est admirable.

ÉRIC :  
Mais le répondeur Julie ! Avant c'était : « Bonjour, vous êtes bien chez Élis **et** Ben... » Pas « Élis » toute seule !

JULIE :  
C'est pour ça que tu nous fais une scène !

ÉRIC :  
D'accord. Je suis un type bizarre, moi, je sais ! C'est trois fois rien pour quelqu'un qui croise des dizaines de grands brûlés par jour, pour une étrangère.

JULIE :  
Les grands brûlés, ce n'est pas ici. Et puis étrangère à quoi ? Tu me dis quoi, là ? Que Ben est un étranger, pour moi ? C'est ça ? Ici on ne pense qu'à lui : on dort Ben, on bouffe Ben, on respire Ben ! Je suis vexée, je te le dis comme je le pense ! Je suis insensible, c'est ça, parce que je porte un badge ? Tu as beau être son frère, tu n'es rien qu'un pauvre abruti quand tu t'y mets !

ÉRIC :

Ouais, d'accord, je m'excuse... J'ai téléphoné aux parents d'Élisa : ils disent qu'elle est dans le sud, en vacances. En vacances ! En quel honneur ? Je prends des vacances, moi ? Je suis vexé aussi si tu veux le savoir. J'ai un peu picolé avant de venir, tellement je suis dégoûté, mais pas assez pour délirer. Elle l'a viré, je te dis ! Il n'a plus que moi !

JULIE :

Arrête ! Tes parents étaient là il y a moins d'une heure.

ÉRIC :

En coup de vent, comme d'habitude. *(il se tourne vers Ben)* T'as intérêt à remuer tes fesses rapidement, petit con ! La douleur, ça pourrait le réveiller ? J'ai bien envie de lui éclater la gueule. Julie, tu m'aides ? *(il s'effondre à moitié)*

JULIE :

Je t'aide Éric. Du mieux que je peux. Tu es un type bien, bizarre, mais bien. Ton frère aussi je l'aime bien, un peu plus que ça même... Tu comprends ? C'est arrivé comme ça.

ÉRIC :

Et comment ça t'a pris ?

JULIE :

Quoi ? Pour Ben ?

ÉRIC :

Non, la blouse, les nuits de garde, le métier quoi !

JULIE :

Pardon, je croyais que c'était par rapport à Ben.

ÉRIC :

Tu nous fais une fixette ou quoi ? Non, y'en a marre des héros !

JULIE :

Si tu le dis.

ÉRIC :

Alors ?

JULIE :

Quoi ?

ÉRIC :

C'est pour aider les gens ? J'ai lu ça quelque part. Un truc humanitaire ?

JULIE :

Humaniste.

ÉRIC :

Ouais, humaniste, je m'en fous, moi.

JULIE :

Je n'ai pas envie d'en parler. D'ailleurs c'est assez difficile à expliquer. Tu aurais du mal à comprendre.

ÉRIC :

Oui, je suis idiot, moi...

JULIE :  
Je n'ai pas dit ça.

ÉRIC :  
Tu ne dis jamais rien. On se voit tous les jours et on ne se connaît pas. C'est pour le prestige de l'uniforme, c'est ça ? Je suis sûr que c'est ça.

JULIE :  
Voilà, c'est ça.

ÉRIC :  
Non, trop facile, c'est autre chose.

JULIE :  
C'est ça, c'est autre chose.

ÉRIC :  
T'es pénible toi ! Je suis en pleine déprime, sois sympa ! On discute là !

JULIE :  
Oui.

ÉRIC :  
Oui, quoi ?

JULIE :  
Rien.

ÉRIC :  
Timide, hein ?

JULIE :  
Écoute, je fais ce métier parce qu'il me plaît et me rend heureuse. J'ai un petit appartement, des parents très sympathiques, un chat, une voiture qui n'aime pas l'hiver, et ça va très bien comme ça. J'ai des amis, des voisins, une famille. Tout va bien, j'évite de sortir quand il pleut, et j'ai mes problèmes comme tout le monde. Et mon jardin secret. Tu es satisfait ?

ÉRIC :  
Ça ira pour aujourd'hui. Et Ben ? Ça, au moins, tu peux m'en parler.

JULIE :  
C'est arrivé comme ça, avec le temps, tout bêtement. Exactement comme pour Élisabeth, enfin, je suppose. On se lasse des choses, de l'attente... C'est d'une banalité confondante, je sais.

ÉRIC :  
Non, c'est bien. T'as une meilleure tête que l'autre salope.

JULIE :  
Tu ne comprends pas. Ça fait presque quatre mois que tu ne vis plus, que tu côtoies la mort, enfin, entre la vie et la mort comme on dit. Élisabeth a visiblement choisi la vie, pas celle de Ben, d'accord, c'est un peu dur. Mais la sienne.

ÉRIC :  
C'est des mots tout ça. Et lui, tu y penses ? Le jour où il va ouvrir les yeux, en supposant qu'un jour il se décide et qu'il n'ait aucune séquelle, tu crois qu'il va sauter au plafond en apprenant que sa copine l'a jarreté ?

JULIE :

*(chuchotant)* J'espère bien que oui. C'est ce qu'il a de mieux à faire. Rattraper le temps perdu. D'ailleurs, tu verras, il s'en fichera pas mal.

ÉRIC :

La perfide ! Prête à tout, hein ?

JULIE :

A tout ? Tu es malade ? Non, je fais confiance à ma bonne étoile, aux histoires un peu fleur bleue. *(court silence)* Dis, tu me dragues ou je rêve ?

ÉRIC :

Tu rêves. J'ai une nana, moi !

JULIE :

Jolie ?

ÉRIC :

Très.

JULIE :

Et ton frère, je suis son genre tu crois ?

ÉRIC :

Tu sais, sitôt levé, il va sauter sur tout ce qui bouge.

JULIE :

Il est comme ça ? Non je ne te crois pas.

ÉRIC :

Juste. C'est un romantique, ce crétin. Je me tire, je suis nase.

JULIE :

Tu me laisses seule avec lui ? Après tout ce que je t'ai dit ?

ÉRIC :

Tu ne m'as rien dit ma grande. Je suis une éponge, moi, j'absorbe ! C'est à lui que tu as tout dit. Il entend tu sais.

JULIE :

C'est un complot, c'est ça ?

ÉRIC :

A demain Julie. Demain, c'est ton anniversaire.

JULIE :

Non, c'est à la fin de l'année.

ÉRIC :

Si, c'est ton anniversaire. Je te ramène un cadeau. Une photo de Ben, à poil, bon à six ans d'accord, mais c'est déjà ça...

JULIE :

T'es vraiment trop con...

ÉRIC :

Ah oui ? Peut-être bien. Le cerveau, c'est capricieux tu sais, tu dois savoir ça. C'est fou ce qui se passe là-dedans. Lui, c'est un vrai petit génie. A la maison, il me faisait tous mes devoirs ce petit con. Un cerveau énorme, et le reste, pas mal taillé, tu peux me croire... Ça te fait quoi ?

JULIE :

De quoi ?

ÉRIC :

De savoir qu'il est intelligent ?... Parce que pour le reste, tu dois être au courant... Vous lui passez le gant de toilette tous les jours, non ?

JULIE :

C'est Bénédicte qui le fait.

ÉRIC :

Et tu la laisses faire ? Tu n'as pas d'amour-propre ma pauvre fille !

JULIE :

C'est ça. Aucun.

ÉRIC :

Alors ? Il est surdoué je te dis ! Ça réveille tes instincts ?

JULIE :

Rien du tout. Je ne sais pas.

ÉRIC :

Et cette petite lueur dans tes yeux ? C'est quoi ?

JULIE :

Mes lentilles.

ÉRIC :

Et mon cul, c'est du poulet ?

JULIE :

On va regarder si tu veux. Allonge-toi, Bénédicte va te passer le gant de toilette.

ÉRIC :

Allez salut ! Julie... Tu es son genre... *(il sort)*

JULIE :

J'espère bien.

## LE RÉVEIL

(Ben, Nounours, Bénédicte, Melle Charonne, Julie)

*(Nounours est seul dans la chambre de Ben)*

NOUNOURS :

Un jour, je partirai. Même le parc maintenant c'est zone interdite. Pire qu'une prison. C'est « bactériologique » qu'ils m'ont dit, que dans mon état, il vaut mieux pas choper la crève, ou une allergie au pollen, ou un truc dans l'air... Comme si à l'intérieur, c'était sans danger... Les cons. Il ne faut même pas que je sorte de ma chambre, tu parles, autant mourir tout de suite. Allez, je meurs, je retiens ma respiration comme le gosse dans Astérix et je baisse le rideau. Allez, je le fais ! *(il le fait, sans trop y croire)* Des conneries tout ça, le pollen et le reste. Tu sais, Ben, tu vas finir par y prendre goût à la maladie. Je sais de quoi je parle, ça a ses avantages : déjà moi j'ai quitté l'école à quatorze ans, tranquille, avec des profs particuliers qui savaient comme moi qu'apprendre c'était pour du beurre, vu que jamais j'aurai un métier, à cause de tout ce que j'ai, enfin tu vois... On faisait des jeux plutôt ! Après il y a les cures à la mer, les machins comme ça. Tu pars avec des dizaines de pesteux comme toi te faire dorer la pilule dans des endroits pas vraiment paradisiaques, ni trop chauds ni trop froids... Là aussi contrôle total. Mais c'est quand même assez génial de ne plus voir tous ces couloirs et les médecins pendant quelques semaines... Et puis surtout il y a les cadeaux qui n'arrêtent jamais de tomber et qui te disent tout le temps : « Regarde, si on est là, plus que d'habitude, plus que pour des « personnes normales », c'est que toi, tu as tout d'un seul coup, qu'il faut qu'on se dépêche de faire de toi un type heureux parce que c'est bientôt la fin ». Bientôt la fin, ouais, c'est ça. J'ai vingt-trois ans, je crois que je vais m'arrêter là. Ce n'est déjà pas si mal, j'en ai connu ici qui n'ont pas dépassé vingt. D'autres qui naissent déjà vieux, et ceux qui sont déjà morts et qui ne le savent même pas. Genre la mère Charonne, tu vois. Pourtant elle n'est pas si terrible, pas vieille non plus, elle est même plutôt bien foutue. Le genre strict, ça a ses adeptes. J'ai même un copain, Thom, du bâtiment à côté, qui l'a déjà vu pleurer. Un pur moment de science-fiction, et pourtant, si. Thom, ça l'a secoué sérieux. C'est un truc comme ça qu'il te faudrait, comme un truc venu d'ailleurs, un genre d'électrochoc mental tellement puissant que ça te saquerait d'un coup. *(silence)* Tu sais, ton frère, il me fait rire. Maintenant il dit qu'il veut faire des études de médecine le con ! Il potasse des livres épais comme le bottin tous les jours, en te regardant de temps en temps, et il dit aux infirmières, mais juste pour se faire mousser je te rassure, que tu es son sujet d'étude... *(Ben bouge un bras)* Merde ! *(il appelle à l'office avec le bouton)* Ramenez-vous ! Vite ! *(il prend le téléphone)* Allez frangin, ce n'est pas le moment de glander au bistrot... Allô, Éric ? *(Ben ouvre les yeux, puis les referme)* Merde ! C'est le répondeur... Oui, Éric, c'est Nounours... en se réveille, c'est pas des conneries alors amène-toi, salut ! *(il raccroche et va à la porte)* Bon les filles ! Qu'est-ce que vous faites ? Il y a comme une urgence, là ! *(il aperçoit Bénédicte)* Quand même Bénédicte, c'est l'heure de la sieste ou quoi ? *(Bénédicte entre)*

BÉNÉDICTE :

Qu'est-ce que tu fous là ? On t'as interdit de descendre oui ou merde ? Et pourquoi tu gueules ?

NOUNOURS :

Allez pas de cinéma ! Vos consignes, je me les carre...

BÉNÉDICTE :

Nounours, sois poli, ou je t'en colle une ! On est pas tes chiens ! Il n'y a pas que toi ici ! Leucémie ou pas leucémie, tu te calmes !

NOUNOURS :

D'accord, pardon ! Ce n'est pas moi, c'est Ben. Il a bougé.

BÉNÉDICTE :

T'es qu'un sale petit morveux de plaisanter avec ça !

NOUNOURS :

Non, juré ! Il a aussi ouvert les yeux, comme ça !

BÉNÉDICTE :

Arrête ! Ce n'est pas drôle ! Si Julie passe dans le coin, elle va abréger tes souffrances !

NOUNOURS :

Mais c'est vrai bordel ! C'est la vérité, je te le jure ! *(ils s'approchent de Ben, qui ne bouge pas)*

BÉNÉDICTE :

Alors ? On va jouer longtemps comme ça ?

NOUNOURS :

*(à Ben)* Allez bouge, toi ! J'ai l'air d'un âne, là.

BÉNÉDICTE :

Là, je te jure, tu vas l'entendre la mère Charonne !

NOUNOURS :

Il a bougé je te dis ! Putain ça me tourne là...

BÉNÉDICTE :

Assis ! *(il s'assoit)*

NOUNOURS :

Molo... C'est vrai, quoi ! C'est le vingt-huit du mois ou quoi ?

BÉNÉDICTE :

Tu vois ma main ? Elle me démange, Nounours... *(silence)* Rien. *(long silence puis Ben bouge la main)*  
Sa main ! T'as vu ? La main ! Melle Charonne ! Melle Charonne ! *(elle sort en courant)*

Melle CHARONNE :

Bon. Dieu soit loué. Vous m'entendez Ben ?

NOUNOURS :

C'est du bonheur !

Melle CHARONNE :

Vous êtes à l'hôpital. Vous étiez dans le coma. Voilà, c'est fini...

BEN :

Oh putain...

Melle CHARONNE :

Doucement... Ça va aller maintenant. Comment vous sentez-vous ? *(Julie revient)*

BEN :

Il y a eu des jours meilleurs.

Melle CHARONNE :

Pas tant que ça, vous savez, pas tant que ça.



## BEN

(Ben, Julie, Bénédicte, Nounours, Melle Charonne, Éric puis Élisia)

*(la porte de la chambre de Ben est grande ouverte)*

JULIE :

Il va falloir songer à se lever, à reprendre peu à peu une activité normale, enfin pas tout de suite, je t'aiderai si tu veux...

BÉNÉDICTE :

Ça, on te fait confiance.

JULIE :

*(elle lui jette un de ses fameux regards)* Tu verras Ben, ça sera progressif, sans forcer.

BEN :

Tant mieux. Je ne me sens pas trop sport, là. Un peu engourdi...

JULIE :

Ça va revenir. C'est normal. Cinq mois cloué au lit... Estime-toi heureux d'être juste un peu « engourdi »...

BÉNÉDICTE :

Tu es solide. Moi rien que le dimanche devant la télé, quand je me lève, ce n'est pas possible. Courbaturée, et une fatigue... Une horreur. Je déteste le dimanche. Dis Ben, tu sais que demain c'est ton anniversaire.

BEN :

Non, c'est à la fin de l'année.

JULIE :

Comme moi !

BÉNÉDICTE :

Oui, c'est merveilleux tout ce bonheur... Non, demain, ça fera cinq mois que tu squattes la chambre. Tu es arrivé un lundi.

JULIE :

Elle radote un peu.

BÉNÉDICTE :

Toi, la tignasse, pas de messes basses...

BEN :

Et alors ? On ne va pas fêter ça quand même ? Si ?

BÉNÉDICTE :

Il ne faut pas trop y compter. La haute magistrature, enfin, je ne suis déjà pas sûre que Charonne fête le réveillon, alors ton entrée ici...

NOUNOURS :

*(qui écoutait à la porte)* C'est dommage...

BÉNÉDICTE :

Ce n'est pas vrai ! Tu es une vraie sangsue !

NOUNOURS :

Non, pour la fête... Parce qu'en voilà un qui arrive et qui a l'air d'y tenir. Il va falloir qu'on pousse les meubles, il est déchaîné... (*Éric entre survolté, une bouteille de champagne et des verres à la main*)

ÉRIC :

Champagne !

BEN :

Qu'il est con...

JULIE :

Quand même ! Deux jours qu'on t'a laissé le message !

ÉRIC :

J'étais parti en virée champêtre, ça va bien ! Avec ma copine, histoire de lui sortir du crâne qu'il n'y a que la grand malade qui compte. Et toi, traître, c'est juste le moment que tu choisis pour remonter, ingrat ! A croire qu'avec moi dans les parages, ce n'était pas la peine d'y compter.

JULIE :

Peut-être bien.

ÉRIC :

(*silence*) Ben, je ne sais pas trop quoi te dire. Salut, bienvenue, les usages moi tu sais...

JULIE :

Oui, oui, on sait.

ÉRIC :

J'ai tellement attendu, là, ou là, ou debout, dans le froid, brimé par le personnel cynique de cette tôle... Je suis content, là ! C'est tout. Pas de discours ! On s'en fout ! Champagne !

BÉNÉDICTE :

Arrête ! Tu es siphonné ou quoi ? On est pas au Palace !

ÉRIC :

Ce que tu es drôle, toi... Allez quoi ! Une petite entorse déontologique... Nounours ?

NOUNOURS :

Pas le droit.

JULIE :

Pareil.

BÉNÉDICTE :

Idem.

ÉRIC :

Et Ben, il ne faut pas rêver. Bordel, vivement que tu sortes. On va se faire de ces javas ! La tournée des grands ducs, tous les bars vont y passer, il y en a un nouveau sur les quais ! Et les copains, n'en parlons pas ! Du temps en retard quoi !

BÉNÉDICTE :

Doucement... C'est la belle au bois dormant, ton frère. Alors tes rades de quartier, ça sera en temps et en heure.

JULIE :

Quand il sera vraiment remis, d'accord ? Pour l'instant, il ne tient pas debout. On va attendre si tu veux bien.

ÉRIC :

Encore ? Vous voulez l'adopter ou quoi ? Putain vous avez de la chance que ce soit un grand jour, sinon je vous aurais pétié une chaise !

BEN :

Il a fait ça ?

JULIE :

Oui. Si ce n'était qu'une chaise.

ÉRIC :

Et Nounours... Soutiens-moi, vieux ! Il m'a dit que ça allait. Que Ben était en pleine forme.

BÉNÉDICTE :

Où tu as péché ça toi ? Tu es médecin Nounours ?

NOUNOURS :

Pas plus que la dernière fois. Tu te répètes, toi !

JULIE :

Et puis pour Nounours, tout le monde est en forme, par rapport à lui... *(silence)* Excuse-moi, Nounours, je ne le pensais pas. *(long silence, Nounours s'affaisse, visiblement blessé, puis il éclate)*

NOUNOURS :

Je vous ai eu ! Si vous pouviez voir vos têtes !

ÉRIC :

Alors champagne ! Pour bibi au moins ! Je vous fais envie ? Je sais, c'est dur, les ravages de l'alcoolisme, si jeune... *(Melle Charonne est entrée dans son dos)* Santé Ben !

Melle CHARONNE :

Sûrement pas.

ÉRIC :

Tiens... C'est fou ces jolies petites sandales ! Ça vous fait des pattes de velours !

Melle CHARONNE :

Oui Éric. Et croyez-moi, ça fait un mal de chien quand soudain j'en lève une au niveau du coccyx...

ÉRIC :

Je vous crois sur parole.

Melle CHARONNE :

Qu'est-ce qui se passe ici ? Ça dépasse l'entendement ! Mesdemoiselles, au travail !

JULIE :

Ben, on se voit plus tard.

BEN :

D'accord. *(Julie et Bénédicte sortent)*

Melle CHARONNE :

Nounours, au lit !

NOUNOURS :

Pour une fois qu'on se marre...

Melle CHARONNE :

Je sais, ça développe les globules blancs. Je ne pense pas que ce soit si bon que ça pour vous. Repos ! (*Nounours sort*) Alors Éric, qu'est-ce que je vous avais dit ?

ÉRIC :

Sais pas. Pas trop de bruit, rien casser, pas la télé à fond...

Melle CHARONNE :

Je vous avais dit qu'il s'en sortirait. J'aurais dû parier...

ÉRIC :

Moi je l'ai fait, avec un ami.

Melle CHARONNE :

Charmant.

ÉRIC :

Mais non, je déconne. Une petite coupette, youpi c'est la fête ?

Melle CHARONNE :

Dîtes, vous m'avez bien regardé ? C'est encore un hôpital ici. Écoutez, si Ben n'y voit pas d'inconvénient, il y a quelqu'un dehors qui voudrait le voir. Seul.

ÉRIC :

C'est qui ?

Melle CHARONNE :

Quelqu'un.

ÉRIC :

Ah d'accord. Quelqu'un. Si c'est quelqu'un alors...

BEN :

D'accord. Éric, dégage, je t'ai assez vu...

ÉRIC :

Dites-moi, c'est une conspiration. On est aimé, ça fait plaisir... Et toi, jeune miraculé, tu me parles meilleur ou je t'ampute, compris ?

Melle CHARONNE :

Éric, allez voir Nounours, juste quelques minutes. Il ne va pas très fort en ce moment.

ÉRIC :

C'est une mission, ça. On embauche ici ? Je signe. Parce que la médecine et moi, maintenant, c'est une histoire d'amour.

Melle CHARONNE :

C'est ça.

BEN :

Allez casse-toi docteur. Et pas de champagne là-haut !

ÉRIC :

Je la garde au frais. D'ailleurs Irène...

Melle CHARONNE :

On est intime maintenant ? Et où avez-vous appris mon prénom ?

ÉRIC :

Le badge, là, sur le sein... Je sais lire.

Melle CHARONNE :

Alors ?

ÉRIC :

Je compte bien faire une petite fête, enfin une très grosse orgie quand Ben sera d'attaque... J'attendrai. Mais j'espère bien que vous en serez. J'aimerais tant vous voir danser.

Melle CHARONNE :

Bien, j'étudierai le dossier.

ÉRIC :

Bien. J'y vais. Ne bouge pas toi ! *(il sort)*

BEN :

Qu'il est con...

Melle CHARONNE :

Il est formidable, vous voulez dire. Vous êtes prêt ?

BEN :

Pourquoi ?

Melle CHARONNE :

Votre visite.

BEN :

Allons-y.

Melle CHARONNE :

Élisa !

BEN :

Merde. *(Élisa entre)*

Melle CHARONNE :

Je vous laisse. *(elle sort)*

ÉLISA :

Salut Ben.

BEN :

Salut.

ÉLISA :

Ça va ?

BEN :

Et toi ?

ÉLISA :

Bien, bien. Écoute, ton frère a dû te le dire, j'ai disparu depuis un bout de temps. Je n'ai pas été beaucoup là et je m'en excuse.

BEN :

C'est Nounours qui m'a dit.

ÉLISA :  
Ah ?

BEN :  
Oui. (*silence*)

ÉLISA :  
J'ai été dépassée. Je le suis encore. Alors je suis partie. J'avais l'impression de ne rien pouvoir dire ni faire. Je me suis sauvée. Je n'avais pas la force d'attendre, et je ne sais pas si je le voulais. Alors d'accord, je n'ai pas d'excuse, ni l'envie de me lancer dans un long plaidoyer pour me défendre. Ça non plus, je n'en ai pas la force.

BEN :  
Je ne te demande rien.

ÉLISA :  
J'imagine. Tu m'en veux à mort, je m'en doute, mais je me suis dit que c'était plus correct, enfin que c'était la moindre des choses que je...

BEN :  
Attends ! Tu me fais quoi, là ? Une grande tirade, c'est ça ? Tu vas t'épuiser. Qu'est-ce que tu cherches à me dire ? C'est nouveau ces longues et poignantes explications... Je t'ai manqué à ce point-là ?

ÉLISA :  
Au début, oui... Trop peut-être.

BEN :  
Et à la fin ?...

ÉLISA :  
Quelle fin ? Tu es en vie. C'est une jolie fin, non ? Tu es le même. Moi, je crois que j'ai changé. Je suis tellement heureuse que tout aille mieux pour toi.

BEN :  
Mais...

ÉLISA :  
Je voulais que tu le saches.

BEN :  
Je le sais. Mais ce n'est pas tout, n'est-ce pas ? Nous deux, ce n'était plus Venise...

ÉLISA :  
Oui.

(*silence*)

ÉLISA :  
Écoute, ça devient bizarre, là. On ne s'est jamais raconté d'histoires, on ne va pas commencer aujourd'hui. On parle dans le vide. Je crois qu'on est sur la même longueur d'onde. Pas de malentendu. Ton frère saura bien...

BEN :  
Arrête avec mon frère ! Il a bon dos, Éric !

ÉLISA :

Ça y est ! Qu'est-ce que j'ai dit ? Il saura bien t'expliquer les détails. Pour le reste, l'essentiel est là. *(elle lui tend une enveloppe)* Je me suis promis de ne pas chialer.

BEN :

Toi et tes ambitions... Ça serait malheureux, un si beau jour...

ÉLISA :

Alors voilà, on ne s'est pas pris dans les bras, je crois que tout est clair. Je pars m'installer dans le sud. *(elle l'embrasse sur la joue)* Désolée, Ben.

BEN :

Ben oui, désolé. *(elle va pour sortir et croise Éric. Ben ouvre l'enveloppe, il y a une clef et une courte lettre ; il ne lit pas la lettre)*

ÉLISA :

Au revoir Éric. *(elle est sortie)*

BEN :

La clef de l'appart.

ÉRIC :

Je m'en doutais. Je ne voulais pas t'en parler tout de suite. Laisse tomber, c'est une quiche, elle ne te mérite pas.

BEN :

Ne dis jamais ça ! Qu'est-ce que tu y connais toi ? De toutes façons, un type comme moi, sauvé des eaux, tu peux me dire qui me mérite ? Tu m'as tellement voulu, protégé, que tu n'as plus le sens de la mesure.

ÉRIC :

Petit con. Ça t'a bousillé les neurones de trop dormir. Tu es cocu mon vieux. Que ça ne te fasse pas rire, je comprends, mais elle, elle s'est bien foutue de toi, et elle ne devait pas être toute seule. Moi j'ai toujours été là. Je ne suis peut-être pas aussi bien roulé, mais c'est moi qui l'ai usé ce fauteuil ! Pas cette charrue !

BEN :

Je sais Rico...

ÉRIC :

Son baratin là... *(il prend le temps de lire la lettre)* Ouais, son baratin, ça ne prouve rien, c'est un peu expéditif, non ?

BEN :

Rattrape-là et mets-lui une volée !

ÉRIC :

Ouais... T'es vraiment qu'un petit con... Ça serait un juste retour des choses. A ta place, je lui en ferais baver des ronds de chapeaux !

BEN :

Et comment ? Pourquoi pas après tout.

ÉRIC :

Je ne sais pas. Elle est fragile. Ce genre de fille, deux ou trois coups de téléphone bien corsés et elle plonge direct. Ou les pneus de sa bagnole, ou quelques jolis poèmes anonymes... *(Ben fait semblant de prendre des notes)* Tu te payes ma tête, là ? Ce n'est pas très gentil, j'étais à peine sincère, mais tu me connais, non ? Toi tu penses, moi j'agis. Ce n'est pas toujours très finaud, d'accord...

BEN :

Écoute Éric. Je sais tout ce que tu as fait pour moi. C'est toi le meilleur, si tu veux. On ne va pas se balancer les violons. Mais Éli<sup>a</sup>, elle a choisi, et ni toi ni moi... Enfin, c'est comme ça. D'ailleurs, je m'en fous.

ÉRIC :

D'accord. Moi aussi je m'en tape. Tu vas faire une heureuse.

BEN :

Quoi ?

ÉRIC :

Rien. Dis, ça fait du bien que tu sois là, tu sais...

BEN :

Je n'ai jamais été bien loin.

ÉRIC :

Quand même. J'ai cru que tu ne voulais pas revenir. On se fait une petite baston, là, comme au bon vieux temps ? (*Julie est entrée*)

BEN :

(*indiquant Julie*) Derrière toi.

JULIE :

Tu crois que je vais te laisser frapper un malade ?

ÉRIC :

Tiens, tiens...

JULIE :

Je peux lui parler Éric ?

ÉRIC :

Dîtes... Vous allez me le laisser un peu ? Il faut prendre rendez-vous, c'est ça ?

JULIE :

Non, mais c'est ma pause, là... Tu le verras après, s'il te plaît...

ÉRIC :

Ah... Le moment de vérité. Je vous laisse. Je suis derrière la porte, ou un peu plus loin. Un peu plus loin, non, Julie ? Ne t'endors pas Ben, ça risque de te plaire. Julie, il est tout à toi ! (*il sort*)



## **LA LOUTRE & LA MORT**

(Ben, Nounours, Melle Charonne)

*(Ben et Nounours sont devant la télé, ils se gavent de bonbons ; la porte de la chambre est à moitié ouverte)*

*(c'est la nuit)*

BEN :

Nounours, arrête de changer les chaînes tous le temps ! Tu suis trois films à la fois, c'est ça ?

NOUNOURS :

Où tu as vu des films, toi ? Deux feuilletons sur les amours impossibles et compliquées de riches héritiers ricains, et le clou de la soirée, un documentaire sur la loutre.

BEN :

Éteins alors.

NOUNOURS :

Et qu'est-ce qu'on ferait ?

BEN :

Je ne sais pas. On pourrait discuter.

NOUNOURS :

Non, alors ça non ! Je préfère encore la télé...

BEN :

Toi, tu préfères tout le temps la télé.

NOUNOURS :

Et alors ? Ça cause, ça bouge.

BEN :

Moins fort ! Tu veux retourner dans ton lit ou quoi ? La mère Charonne va nous entendre !

NOUNOURS :

Non, parce qu'avant je vais devoir te tuer : je viens de remarquer que pendant que j'essayais, pour notre bonheur à tous les deux, de tomber sur le programme de la nuit, et crois-moi, ça n'a rien de facile, tu t'es enfilé tous les crocodiles rouges, et ça, mon vieux Ben, c'est sacrilège, tu le paieras de ta vie avant l'aube ! *(il se jette sur Ben et tous deux se battent comme des gamins ; Nounours a le dessus)* Implore mon pardon, renie ta foi en Satan et tu mourras en Paix...

BEN :

Arrête ! Tu me fais mal !

NOUNOURS :

C'est vrai ?

BEN :

Oui, tu m'écrases. Moi qui allais faire preuve de générosité... *(il sort de dessous son oreiller un crocodile rouge)* C'est le dernier. Tiens. *(il tend le bonbon à Nounours mais au dernier moment, il se le goinfre)*

NOUNOURS :

Salaud ! C'est le coup de grâce ! *(il se jette au sol et feint l'agonie)*

BEN :  
Arrête. Nounours, arrête. Je n'aime pas quand tu fais ça.

NOUNOURS :  
Ça quoi ?

BEN :  
Tes comédies, là. Tes trucs avec la mort, quand tu fais semblant et tout le bataclan.

NOUNOURS :  
Quoi ? Je m'entraîne.

BEN :  
Arrête, non, là, t'es con.

NOUNOURS :  
Pourquoi ? Je vais mourir, Ben. Tu sais ce que ça veut dire ? Non. Tu ne sais pas. Surtout toi. Tu es né deux fois. Je pensais pourtant que tu pouvais comprendre. Mais non. Même toi tu ne comprends pas. Mais tu sais quoi ? Je m'en fous. Ici, et c'est de pire en pire, comme si on regardait un vieux qui ne passera pas l'hiver, tout le monde me toise avec une de ces pitiés dans les yeux, une horreur.

BEN :  
C'est parce que ton attitude est malsaine.

NOUNOURS :  
Un esprit malsain dans un corps malsain !

BEN :  
Tu me fais chier.

NOUNOURS :  
Reste poli, d'accord ! Ou je te casse une patte. (*silence*) Tu sors bientôt, non ? Ça te ferait quoi de savoir que tu ne sortiras pas ? Jamais ?

BEN :  
Je ne sais pas.

NOUNOURS :  
Moi je sais. Alors laissez-moi faire ce qui me plaît. Parce que, franchement, voir vos têtes déconfites quand je rends l'âme par terre, c'est mon petit quart d'heure de plaisir. Elles, elles ont leur métier, toi, tu retrouves ta vie bientôt, moi je n'ai rien. Alors basta !

BEN :  
Écoute. Tout le monde t'adore ici. Ça nous effraye tous de penser que tu vas y rester, même si on en est même pas sûr, entre parenthèses, alors tes simagrées, admetts que ça ne fait rire que toi.

NOUNOURS :  
Ce n'est déjà pas mal, non ? Qu'est-ce que tu veux que ça me foute que je me tienne bien sage, obéissant, que j'attende qu'on m'enterre bien sagement, d'être « hospitalément » correct ?...

BEN :  
Joli.

NOUNOURS :  
Merci. (*silence*) Rien à battre, moi. Je ne sais pas combien il me reste, mais ce temps-là, excuse-moi, j'en fais ce que je veux.

BEN :

D'accord, t'as raison. Mais fais attention avec Bénédicte au moins. Elle t'aime beaucoup.

NOUNOURS :

*(vers la télé)* Regarde-moi cette sacrée bestiole !

BEN :

Quoi ?

NOUNOURS :

La loutre. Ça bouffe, ça nage, ça va où ça veut. Et regarde-moi l'engin du mâle, là !

BEN :

Oui, bon. Si tu veux.

NOUNOURS :

C'est comme les castors, non ? La vie sexuelle de ces animaux, mais regarde-le, il va se tuer !

BEN :

C'est son instinct, Nounours. Après il hiberne pendant des mois. Quand il se réveille, ça le démange, normal.

NOUNOURS :

Un peu comme toi, non ?

BEN :

Qu'est-ce que ça veut dire, « un peu comme toi » ?

NOUNOURS :

Quoi ? C'est vrai. Allez, tu as bien compris...

BEN :

Pas plus que toi, normal, quoi !

NOUNOURS :

Pas plus que moi, pauvre vieux. J'espère bien que non.

BEN :

Pourquoi ?

NOUNOURS :

Pourquoi ? Pourquoi ? Tout ça, ça n'a jamais été mon truc, tiens ! Qu'est-ce que tu crois ?

BEN :

Rien, je pensais quand même que...

NOUNOURS :

Non, jamais. C'était ça ou la leucémie. La leucémie.

BEN :

Tu recommences.

NOUNOURS :

Mais je ne me plains pas, là ! Vous m'emmerdez à la fin !

BEN :

Même pas une fois ?

NOUNOURS :

Si. Pas terrible. Mais comme je dis toujours : « une de perdue, une de perdue ! »

BEN :

*(il aperçoit Melle Charonne qui arrive)* Charonne ! Sous le lit ! *(Nounours se cache sous le lit)* Vite !  
*(Melle Charonne entre)*

Melle CHARONNE :

Ben, vous avez vu l'heure ? Ce n'est pas sérieux !

BEN :

Je n'arrive pas à dormir. Désolé.

Melle CHARONNE :

Ça va ? *(Ben ne répond pas)* Vous avez vu Nounours aujourd'hui ?

BEN :

Oui.

Melle CHARONNE :

Il allait comment ? Je m'inquiète.

BEN :

Ça va. Il s'amuse comme il peut, mais au fond, il a peur.

Melle CHARONNE :

Je retourne à l'office. Essayez de dormir un peu. Je sais que vous avez eu votre compte, mais essayez tout de même. *(silence)* Quand vous sortirez d'ici, pour Nounours...

BEN :

Je viendrai le voir souvent.

Melle CHARONNE :

Bien. Bonne nuit Ben.

BEN :

Bonne nuit Irène. *(elle sort)* C'est bon, elle est partie. Arrive.

NOUNOURS :

Je ne peux pas. J'ai ma manche de pyjama coincée dans un ressort.

BEN :

Tu ronfles la nuit ?

NOUNOURS :

Non, je ne crois pas, un peu, je ne sais pas, pourquoi ?

BEN :

Parce que si tu dors ici, sous le lit, moi je monte dans ta chambre. Je ne supporte pas les ronflements.

NOUNOURS :

Allez, viens m'aider.

BEN :

Je ne peux pas. Je me sens faible. *(Nounours ne parvient pas à se détacher)* *(long silence)* Je n'arrive pas à dormir ici.

NOUNOURS :

Tu es gonflé toi ! Cinq mois que tu as pioncé !

BEN :

J'étais dans le coma, Nounours.

NOUNOURS :

Non ? Sans blague ? Alors c'est ça ! Je me disais aussi ! (*silence*) Comment c'était ?

BEN :

Nous y voilà ! Je me disais : « quand va-t-il me la poser, celle-là ? » Éric, tu t'imagines bien, il me l'a demandé tout de suite, mes parents aussi, tout le monde. Je croyais que toi tu t'en fichais. Je me suis fourré le doigt dans l'œil jusqu'au coude.

NOUNOURS :

Quoi ? C'est normal. On veut savoir.

BEN :

Qu'est-ce qu'il y a de normal là-dedans, bande de rapaces ! Tu veux que je te dise quoi ?

NOUNOURS :

La vérité. Ce que tu as ressenti, c'est tout. Ne prends pas tes grands airs !

BEN :

Quelle vérité ? La vôtre ou la mienne ? Parce que je te préviens, je peux te raconter n'importe quoi. Aux parents, je ne me suis pas gêné.

NOUNOURS :

Et à Éric ?

BEN :

Lui, non, normal. Je lui ai dit que je n'avais aucun souvenir. (*Nounours arrive à se détacher*)

NOUNOURS :

Charonne est partie ? (*il baisse le son de la télé*)

BEN :

Oui. Mais elle traîne dans le coin, ouvre l'œil. Tu as un sacré ticket avec elle...

NOUNOURS :

Plutôt mourir. Alors, même pour Éric, c'était des conneries, non ? Tu te souviens, n'est-ce pas ?

BEN :

Rien du tout.

NOUNOURS :

Menteur.

BEN :

Tu as déchiré ton pyjama ?

NOUNOURS :

Oui.

BEN :

C'est que je ne dis pas ce que tu voudrais entendre. Comme tous les autres, tu voudrais entendre parler du tunnel, des magnifiques lumières qui t'attirent par là-bas... Quelles conneries... Cinq mois de

coma, les gens se disent que ça doit en faire des choses à raconter, ça promet de beaux moments de poésie, tout ça... Ça respire l'émotion, les miracles...

NOUNOURS :

Mais moi j'ai le droit de savoir !

BEN :

Pourquoi ? Parce que tu crois que ça sera différent ? Nounours, je te le jure, je n'ai rien à dire. Si, une chose : c'est un vrai boulot, martyr, c'est usant. Pendant tout ce temps que j'étais là, quand ils me parlaient tous, je n'ai pas bougé, aussi solide que la petite croix au-dessus de tous les lits du monde qui doit tout écouter, des prières d'écoliers aux trucs les plus dégueulasses. Alors foutez-moi la paix maintenant. La mort, tu parles d'un sujet ! On tire le rideau et c'est tout, c'est la vie qui compte. Toi, au moins, tu le sais, non ? Tu fais le mariolle toute la journée mais tu as tout compris, je me trompe ? Alors on fait un marché : on ne leur dira jamais rien, d'accord ? On dira qu'on ne sait pas, qu'on n'a pas d'avis. C'est à la mode, ça, de ne pas avoir d'avis. (*silence*) Le coma, c'est comme un long voyage à l'étranger : soit tu y restes pour tenter le coup là-bas, soit tu reviens. Mais à ton retour, certaines choses ont changé : « Tiens ! Ils ont mis un feu rouge ici ! Et un pont là ! Tiens, la voisine est morte... » Dans la rue, tout recommence, tu marches, un jour tu glisses et tu tombes. Tu te relèves et on te demande : « Ça va ? » et toi tu réponds que oui. Répondre non, c'est devoir s'expliquer, s'étendre sur ses petits tracas. Les gens n'aiment pas ça. Les gens ne se racontent pas. Ils veulent bien bouffer du sensationnel, ils adorent les trucs hors du commun, mais ta petite vie, ils s'en tapent...

NOUNOURS :

Je ne comprends rien du tout. Mais alors, que dalle ! Il faut appeler Charonne, parce que finalement il y a deux ou trois séquelles que ça ne m'étonnerait pas...

BEN :

Arrête ! Tu as très bien compris. La vérité, Nounours, c'est que tout devient relatif quand tu réalises que le monde a tourné, ou peut tourner sans toi, et qu'il s'en sort de toutes façons très bien, enfin à sa façon... Tu peux dire tout ce que tu veux, parler à ton chien, ta charcutière, ton meilleur ami, ça ne change rien. Si tu pars, tu pars. Tu peux me dire qui y a toujours cru, pour moi ? Personne, personne. Alors vivant ou mort, quelle différence ça fait ?

NOUNOURS :

Ça fait que tu sors bientôt et que moi je vais y rester, connard...

BEN :

Tu n'as rien compris, c'est désespérant.

NOUNOURS :

Si, j'ai compris. Parce que j'étais là, je n'en ai pas perdu une miette du feuilleton... Éric était assis là tous les jours, et pendant que tu étais à l'étranger, comme tu dis, lui il crevait à petit feu. Mais il y a une chose que tu dois savoir : moi, je ne vais pas tomber dans le coma, et me réveiller cinq mois plus tard, pour balancer à qui veut l'entendre ma philosophie. Je vais tomber, tout simplement. Je n'ai pas peur de ça, c'est toi qui est mort de trouille, parce que tu parles avec un mort. Et pour ça je dois te remercier. Tu es allé au Ciel, là-bas quelqu'un t'a donné un message pour moi, et tu es redescendu me l'apporter. Alors d'accord, on ne leur dira rien, on en parlera plus. Une dernière question quand même : on ne t'a pas dit quand ? Moi, ça m'emmerde de devoir partir sur un coup de tête, je voudrais m'organiser un peu.

BEN :

On m'a juste dit que là-haut tu aurais une belle et grande auréole, et un pyjama tout neuf.

NOUNOURS :

Je vais me coucher, là... Tu vois Julie, demain ?

BEN :

Comment veux-tu que je la loupe ?

NOUNOURS :

Oui, ne la loupe pas. *(il remet le son de la télé, la loutre pousse son cri)*

BEN :

Entendu. A demain vieux.

NOUNOURS :

Peut-être bien. *(il sort. La lumière glisse vers l'épilogue)*

**PLACE NETTE**  
**(épilogue)**  
(Bénédicte, Julie)

BÉNÉDICTE :

Quand Nounours est mort, ça a été terrible. Il n'y a pas de mots. Il faisait partie des murs, on l'aimait tellement ici. On a chialé pendant des jours, même Charonne nous a versés sa petite larme. On faisait du sale boulot, on avait pas la tête à ça. Ben est sorti quelque temps après ; la mort de Nounours, ça l'a assommé, parce Nounours et lui, même s'ils ne s'étaient pas connus très longtemps, c'étaient des sacrés. Enfin, c'est comme tout, avec le temps, ça passe. Ben, je le vois souvent, vu qu'il fricote avec Julie. Ces deux-là, je m'en doutais un peu, va... Mais de là à ce qu'ils vivent ensemble. Remarque, Ben, maintenant il peut rechuter quand il veut, il a une infirmière à domicile... On charrie Julie avec ça, mais pas devant la mère Charonne. Elle n'est plus là. Congés maternité, il ne manquait plus que ça, le pauvre gosse. Éric a repris des études, pour faire sa médecine, mais d'ici qu'il y arrive, je serai en retraite. Enfin, je dis ça, je dis rien. Il s'est déjà acheté une blouse blanche, et quelquefois, il vient parader avec dans les couloirs, ici, à l'hôpital. On ne lui dit rien, mais quand même... Quant à Élis, elle nous a envoyé ses vœux pour la nouvelle année, pas plus de nouvelles que ça. Je crois que toute cette histoire, ça a dû la secouer sérieusement. Là, je prends trois jours, je suis crevé, je vais peut-être aller à la mer ou une connerie comme ça. *(silence)* Aujourd'hui, il y a un petit garçon qui est arrivé, un truc à la rate, pas beau à voir. *(Julie entre)* Julie, ça va ma belle ?

JULIE :

Ça va.

BÉNÉDICTE :

Ben va bien ?

JULIE :

Oui Bénédicte, tout le monde va bien.

BÉNÉDICTE :

Tu sais, la vie de couple, ce n'est pas toujours facile...

JULIE :

Quoi ?

BÉNÉDICTE :

Ça n'a pas l'air d'aller, toi.

JULIE :

Ça va. *(silence)* Si, ça va.

*A Ben et Éric...*

Paris, Amiens, Bréhat - fin 1998.